

L'OMBRE DE LA PARDIEUX

STUDIO THRILLER



L'Ombre de la Pardieux

Par Studio Thriller

ÉDITIONS FUSIANIMA

[Lire la version interactive sur Fusianima.com](https://Fusianima.com)

Table des matières

Chapitre 1 : L'Invitation Macabre	4
Chapitre 2 : Le Verrou de l'Impossible	12
Chapitre 3 : Isolement Total	19
Chapitre 4 : Les Ombres du Passé	27
Chapitre 5 : La Fausse Piste : L'Héritier Prodigue	34
Chapitre 6 : Le Deuxième Silence	40
Chapitre 7 : L'Indice Temporel	47
Chapitre 8 : Le Secret des Murs	54
Chapitre 9 : Le Mécanisme Révélé	63
Chapitre 10 : L'Affrontement Final	70
Chapitre 11 : Le Masque Tombe	77
Chapitre 12 : Le Twist : L'Ombre de Victor	83

Chapitre 1

L'Invitation Macabre

CHAPITRE : L'INVITATION MACABRE

Le blizzard n'était pas une météo. C'était un linceul.

À l'extérieur du domaine de la Pardieux, le monde avait cessé d'exister. La neige, projetée par des rafales à quatre-vingt-dix kilomètres-heure, transformait les sapins des Vosges en spectres immobiles. À l'intérieur, c'était pire. Le silence n'était pas l'absence de bruit. C'était une pression physique. Une masse pesante qui s'engouffrait dans les poumons, chargée d'une poussière séculaire, de particules de peau morte et de papier moisi.

Julien Pardieux remonta le col de son pardessus en cachemire. Un vêtement à trois mille euros, totalement inutile ici. Le thermomètre de son Audi, avant que l'électronique ne rende l'âme à l'entrée de l'allée, affichait -12°C. Dans le grand salon du manoir, il devait faire à peine plus.

— Dix ans, murmura-t-il.

Sa voix fut immédiatement étouffée par les boiseries vermoulues. Pas d'écho. Les murs de la Pardieux absorbaient tout : le son, la lumière, l'espoir.

Cinq mille mètres carrés de pierre de taille et de chêne massif. Une monstruosité architecturale héritée du Second Empire, une forteresse de solitude érigée par un ancêtre dont la paranoïa était aussi vaste que sa fortune. Ici, la technologie était une insulte. Pas de Wi-Fi. Pas de réseau cellulaire. Les murs en granit de deux mètres

d'épaisseur agissaient comme une cage de Faraday naturelle.

— Dix ans, un mois et deux jours, précisa une voix sèche derrière lui.

Julien sursauta. Maître Valon sortit de l'ombre d'un renforcement. Le vieux notaire ressemblait à un corbeau en costume trois-pièces. Il tenait une lampe torche Maglite au faisceau blanc, presque chirurgical, qui découpait la pénombre. La lumière crue frappa une toile de maître au mur. Le vernis était craquelé, révélant le visage sévère de Victor Pardieux.

Victor. Le patriarche. Disparu sans laisser de trace en plein mois de novembre. Une enquête classée, une présomption d'absence transformée en déclaration de décès judiciaire selon l'article 122 du Code Civil.

— Les autres sont arrivés ? demanda Julien.

— Clara est dans la bibliothèque. Marc est au sous-sol, il vérifiait les arrivées d'eau. Inutilement, bien sûr. Les canalisations ont éclaté sous le gel en 2014.

Le parquet de chêne gémit sous les pas du notaire. Un craquement sec, comme un os qui se brise. À la Pardieux, chaque mouvement semblait être une agression contre le repos de la demeure.

— Nous y sommes, dit Valon en pointant sa torche vers le fond de la pièce. L'heure de la levée des scellés moraux.

Ils traversèrent la galerie des portraits. La poussière dansait dans le faisceau des lampes, formant des nébuleuses grisâtres. L'odeur était omniprésente : un mélange de froid polaire, de cire d'abeille rance et de ce parfum de renfermé propre aux lieux où l'air n'a pas circulé depuis une décennie.

Au centre du petit salon vert, une pièce circulaire située dans la tour ouest, les héritiers s'étaient regroupés. Clara, la cousine distante, enveloppée dans une fourrure qui semblait la dévorer. Marc, le frère cadet, les mains rougies par le froid, l'air nerveux.

Au milieu de la pièce trônait l'objet de leur convocation.

Un coffre-fort Fichet-Bauche de 1890. Huit cents kilos d'acier et de fonte. Un mécanisme à quatre compteurs, une merveille d'ingénierie mécanique de la fin du XIXe siècle. Pas de clavier numérique. Pas de scan biométrique. Juste des engrenages de précision, capables de résister à un incendie de douze heures ou à une charge de dynamite.

— Mon oncle était un homme de rituels, commença Maître Valon. Dans son testament déposé il y a quinze ans, il stipulait que ce coffre ne devait être ouvert que dix ans jour pour jour après sa disparition officielle. Devant ses trois héritiers directs.

— On perd notre temps, grogna Marc. Il est mort. Le vieux était ruiné, tout le monde le savait. Qu'est-ce qu'il pourrait y avoir là-dedans ? Des titres de presse périmés ? Des dettes ?

— Victor n'était jamais ruiné, Marc, rétorqua Clara d'une voix monocorde. Il était juste discret. La discrétion est une vertu que tu n'as jamais saisie.

Le notaire s'approcha du coffre. Le faisceau de sa torche se fixa sur la rosace centrale.

— Le code, Maître ? demanda Julien, l'estomac noué.

— Victor ne m'a pas donné de code.

Un silence de mort s'installa. Dehors, une bourrasque particulièrement violente fit

trembler les vitraux de la tour. Le plombage des fenêtres, usé par le temps, laissait passer un sifflement aigu, presque humain.

— Il m'a donné ceci.

Valon sortit de sa mallette en cuir une enveloppe cachetée à la cire rouge. Le sceau des Pardieux : une ombre de loup sur un champ d'argent. Il brisa la cire. Le bruit du papier que l'on déchire parut aussi fort qu'un coup de feu dans la pièce glacée.

Il déplia une feuille de papier de riz, fine comme une peau de serpent.

— C'est une devisette mécanique, expliqua le notaire. Une instruction technique simplifiée.

Il lut à voix haute :

« Pour retrouver ce que l'on a perdu, il faut remonter le temps. La combinaison est le battement de cœur du domaine. Quatre chiffres. Le nombre de pas de l'entrée à la cave. Le nombre de fenêtres aveugles. Le nombre de pendules arrêtées. Le nombre de Pardieux enterrés sous le givre. »

— C'est une blague ? s'emporta Marc. Un jeu de piste à deux balles ? On gèle ici !

— Victor n'avait aucun humour, Marc, dit Julien. Il nous teste. Même d'outre-tombe.

Pendant vingt minutes, ils se livrèrent à un calcul macabre. Julien connaissait la demeure par cœur. Il avait erré dans ces couloirs toute son enfance, fuyant les colères paternelles.

— Trente-deux pas de l'entrée à la cave, commença-t-il.

— Sept fenêtres aveugles sur la façade nord, ajouta Clara. Je les ai comptées cet après-midi en arrivant.

— Les pendules... il y en a treize dans la galerie, dit Marc d'un ton plus hésitant.

— Et les Pardieux enterrés ?

Ils se regardèrent. Le cimetière familial se trouvait à l'orée du parc.

— Neuf, lâcha Clara. Onze si on compte les deux enfants morts en bas âge au XIXe siècle. Mais Victor était le douzième. Sauf qu'il n'est pas enterré là.

— Onze, trancha Julien. Victor est "disparu", pas enterré.

Le notaire s'approcha du coffre. Ses mains gantées de soie noire saisirent les molettes en laiton.

Clic. Clic. Clic.

Le son du mécanisme était pur. Une symphonie de métal parfaitement huilé. Malgré les années, le Fichet-Bauche répondait avec la docilité d'une horloge suisse.

32... 7... 13... 11.

Valon actionna la poignée centrale en forme de T. Un bruit de succion se fit entendre. L'air à l'intérieur du coffre, prisonnier depuis dix ans, s'échappa dans un soupir fétide.

Le notaire tira la lourde porte. Elle pivota sur des charnières massives avec une grâce de ballerine de fer.

Les trois torches se braquèrent sur l'intérieur.

Le coffre était vide.

Enfin, presque.

Au centre de l'étagère médiane reposait un unique objet. Un magnétophone à bandes, modèle Nagra IV-S, de qualité professionnelle. À côté, une petite boîte en carton contenant une bobine de 13 cm.

— Pas de lingots ? Pas de diamants ? Marc frappa le mur du poing. Tout ça pour un vieux magnéto de merde ?

Julien s'approcha. Ses yeux de prédateur financier analysèrent l'appareil. Le Nagra était alimenté par des piles. Il pressa le bouton de test. L'aiguille du galvanomètre tressauta dans la zone verte.

— Les piles sont pleines, murmura Julien. C'est impossible. Elles auraient dû couler depuis dix ans.

— Sauf si quelqu'un les a changées récemment, dit Clara, sa voix tremblante pour la première fois.

Le silence qui suivit fut plus glacial que le blizzard. Ils étaient censés être seuls dans ce manoir de 5000 mètres carrés, isolés par une tempête qui rendait tout accès impossible.

Julien installa la bobine avec des gestes mécaniques. Le ruban magnétique, d'un brun sombre, s'enroula autour des guides. Il pressa la touche *PLAY*.

Un souffle statique emplit la pièce. Puis, une voix.

C'était celle de Victor Pardieux. Grave. Sèche. Sans aucune émotion, comme si elle provenait du fond d'un puits.

"Si vous écoutez ceci, c'est que vous avez réussi à compter les morts. Mais vous en avez oublié un. Moi."

Un bruit de froissement sur la bande.

"Vous êtes venus chercher un héritage. Mais à la Pardieux, on n'hérite pas de l'argent. On hérite du poids des ombres. Regardez derrière vous, mes chers enfants. Regardez bien la porte du petit salon."

Dans un ensemble parfait, les quatre personnes pivotèrent.

Le faisceau de la Maglite de Maître Valon balaya l'entrée de la pièce circulaire.

La porte massive en chêne, qu'ils avaient laissée grande ouverte, était désormais fermée.

Marc se précipita vers elle. Il empoigna la béquille de bronze. Elle ne bougea pas d'un millimètre.

— C'est bloqué ! hurla-t-il. Julien, aide-moi !

— Impossible, c'est une serrure à bec-de-cane, elle ne peut pas se verrouiller de l'extérieur sans clé !

Sur le magnétophone, la voix de Victor reprit, ponctuée d'un rire qui ressemblait à un râle d'agonie :

"La température va chuter de un degré toutes les dix minutes. C'est le temps qu'il me fallait pour mourir dans la cave. Il n'y a pas de serrure sur cette porte, mes enfants. Juste un mécanisme hydraulique activé par l'ouverture du coffre."

Un nouveau clic retentit. Cette fois, il ne venait pas du magnétophone.

Le son provenait du plafond.

La lumière de la torche de Julien remonta. Dans l'obscurité des boiseries hautes, il vit une fente fine se dessiner. Quelque chose commençait à couler. Une poussière noire, fine, dense.

Ce n'était pas de la neige. C'était du sable. Du sable de fonderie, lourd et sec.

— Oh mon Dieu, souffla Clara.

"Vous vouliez savoir où j'étais passé ?" conclut la voix de Victor sur la bande. *"Je suis partout. Dans les murs. Sous vos pieds. Et bientôt, vous serez avec moi. L'enquête est finie. L'ombre de la Pardieux recouvre enfin tout le monde."*

Le magnétophone s'arrêta avec un claquement sec.

Dans le silence revenu, le seul bruit audible était le bruissement régulier du sable qui s'accumulait sur le sol, centimètre par centimètre, scellant leur tombeau de chêne et d'acier.

Julien regarda son téléphone. *Aucun service.*

Il regarda le coffre-fort.

Au fond de la paroi métallique, derrière l'endroit où se trouvait le magnétophone, une petite inscription gravée à la pointe d'un couteau brillait sous sa lampe :

« Le dernier arrivé éteint la lumière. »

Chapitre 2

Le Verrou de l'Impossible

CHAPITRE : Le Verrou de l'Impossible

Le sable ne s'arrêtait pas.

Il coulait avec une régularité de métronome. Un sifflement sourd, presque organique. Sous les faisceaux des lampes torches, la poussière noire de fonderie scintillait comme des milliers de diamants funèbres. Elle recouvrait déjà les chevilles de Julien. Elle s'insinuait dans ses chaussures, pesait sur ses mouvements.

— Julien, on va étouffer ! cria Clara.

Sa voix fut étouffée par le velours des boiseries. Le domaine de la Pardieux ne rendait pas les sons. Il les dévorait. Cinq mille mètres carrés de vide, de courants d'air et de souvenirs rances, perdus au bout d'une allée de cèdres centenaires. Ici, la technologie n'était qu'un lointain souvenir. Pas de 4G. Pas d'appel au secours. Juste le bois qui craquait sous le poids des siècles.

Julien ne répondit pas. Son regard était fixé sur l'inscription gravée dans le métal du coffre : *« Le dernier arrivé éteint la lumière. »*

Une menace. Une consigne. Ou une épitaphe.

Il braqua sa lampe vers le plafond. Le sable tombait d'une corniche invisible, à la jonction entre le chêne massif et le plâtre effrité. Ce n'était pas un accident. C'était un mécanisme. Une architecture de la mort, pensée par un esprit dément. Victor.

— Le panneau, là-bas ! rugit Julien.

Il pointa une porte dérobée, à demi dissimulée derrière une tapisserie d'Aubusson mangée par les mites. Ils se ruèrent vers elle, luttant contre la marée de silice qui rendait chaque pas épuisant. Le sable de fonderie est dense. Huit fois plus lourd que la neige. À ce rythme, le plancher céderait avant qu'ils ne soient totalement ensevelis.

Julien épaula la porte. Une fois. Deux fois.

Le bois gimit. Un craquement sec retentit, brisant le silence de mort du manoir. La porte céda dans un nuage de poussière grise. Ils roulèrent de l'autre côté, sur un parquet de chêne froid comme la glace.

Le silence revint. Total. Absolu.

Julien se redressa, la gorge en feu. L'air de la pièce était différent. Plus froid. Chargé d'une odeur de papier jauni, d'encaustique ancienne et de quelque chose d'autre. Une pointe d'ammoniac. L'odeur de la fin.

— On est où ? murmura Clara en tremblant.

Julien balaya la pièce de sa lampe. C'était le bureau privé de Maître Valois, le notaire de la famille Pardieux. Une pièce aveugle. Pas de fenêtres. Des murs tapissés de dossiers juridiques montant jusqu'à quatre mètres de haut. Au centre, un bureau empire massif.

Et derrière le bureau, une silhouette.

Julien fit un pas, puis s'immobilisa. Le faisceau de sa lampe se posa sur un visage de cire.

Maître Valois était là. Assis dans son fauteuil de cuir vert. Sa tête était légèrement inclinée sur le côté, comme s'il écoutait un secret murmuré par le néant. Ses mains reposaient à plat sur le sous-main en cuir. Ses yeux, grands ouverts, fixaient la porte par laquelle ils venaient d'entrer.

Il était mort. Depuis longtemps. Le froid intense de la Pardieux avait transformé le corps en une statue de parchemin.

— Mon Dieu... souffla Clara en portant sa main à sa bouche.

Julien s'approcha, le cœur battant à tout rompre. Il inspecta la porte d'entrée principale de la pièce. C'était un chef-d'œuvre de serrurerie. Une porte blindée recouverte de bois de rose, équipée d'une serrure Fichet à sept points.

Il tourna la poignée. Rien.

Il vérifia le verrou.

— C'est impossible, lâcha-t-il, la voix blanche.

— Quoi ?

— Le verrou est tiré de l'intérieur, Clara. La clé est encore dans le barillet, côté bureau. Cette pièce est un bunker. Personne ne pouvait entrer. Et personne ne pouvait sortir.

Il se tourna vers le cadavre. Le notaire ne portait aucune trace de lutte. Pas de sang. Pas de blessure apparente. Juste cette expression de surprise glacée.

Julien contourna le corps et braqua sa lampe vers le mur du fond. Un second coffre-fort y était encastré. Un modèle de chez Haffner, datant des années 50. La

porte était entrouverte.

— Le coffre, dit Julien. Il est vide.

Clara s'approcha à son tour. Elle frissonna. L'air de la pièce semblait chuter encore de quelques degrés. On entendait le bois du manoir travailler, des craquements sourds qui ressemblaient à des pas dans les couloirs vides de l'étage.

Julien glissa sa main gantée à l'intérieur du coffre froid. Ses doigts effleurèrent le métal nu. Rien. Pas d'argent. Pas d'actes de propriété. Pas de testament.

Puis, au fond, il sentit un morceau de carton rigide.

Il le sortit lentement. C'était une photographie. Un tirage argentique en noir et blanc, légèrement corné sur les bords. La date était inscrite au dos, à l'encre violette : *14 novembre 1984*.

Le soir de la disparition de Victor Pardieux.

Julien retourna la photo. Ses sourcils se froncèrent.

La photo montrait le perron du domaine de la Pardieux, sous une pluie battante. On y voyait une voiture, une vieille DS noire, les phares allumés, créant deux tunnels de lumière dans l'obscurité. Mais ce n'était pas la voiture qui glaça le sang de Julien.

C'était la silhouette debout sur le perron.

C'était Victor. Il avait dix ans. Il tenait la main de quelqu'un. Un homme dont le visage était resté dans l'ombre portée de la marquise en fer forgé. Mais dans sa main libre, le petit Victor tenait un objet. Une boîte métallique identique à celle qu'ils venaient de trouver dans la pièce précédente.

— Regarde ça, murmura Julien en désignant un détail en bas à droite de l'image.

Dans le reflet d'une flaque d'eau, au pied de Victor, on distinguait quelque chose. Une ombre. Une ombre qui ne correspondait à aucune forme humaine. Une silhouette allongée, distordue, qui semblait sortir de la terre même du domaine.

Soudain, un bruit retentit.

Un claquement sec.

Julien et Clara sursautèrent. Le son venait du bureau.

Ils se tournèrent lentement. Le cadavre de Maître Valois n'avait pas bougé. Mais sur le bureau, devant lui, un objet qu'ils n'avaient pas remarqué venait de s'activer.

Un vieux métronome en bois de cerisier.

L'aiguille oscillait maintenant avec un tic-tac lancinant. *Tic. Tac. Tic. Tac.*

— Qui l'a remonté ? demanda Clara, sa voix n'étant plus qu'un filet de terreur.

Julien ne répondit pas. Il fixa le mécanisme. À chaque battement, le métronome semblait accélérer.

Tic-tac. Tic-tac. Tic-tac.

Et puis, le silence de la Pardieux fut brisé par un autre bruit. Plus haut. Juste au-dessus de leurs têtes.

Le grincement d'un parquet que l'on foule. Des pas lourds. Lents. Qui se dirigeaient

exactement vers l'endroit où ils se trouvaient.

Julien éteignit sa lampe d'un coup sec.

— Ne bouge plus, souffla-t-il dans l'obscurité totale.

Dans le noir, l'odeur de la poussière devint suffocante. Ils étaient coincés dans une pièce blindée, verrouillée de l'intérieur avec un mort, tandis que quelqu'un — ou quelque chose — marchait au plafond.

Le métronome s'arrêta brusquement.

Dans le silence qui suivit, une voix de gorge, basse et éraillée, sembla sortir des murs mêmes, ou peut-être du cadavre assis à côté d'eux :

— Vous avez oublié d'éteindre la lumière, Julien.

Un déclic métallique résonna contre la porte blindée. Le verrou de sept points, que Julien avait vu fermé de l'intérieur, tourna lentement.

De l'autre côté.

La porte commença à s'ouvrir sur le néant du couloir.

Julien sentit un souffle glacé sur sa nuque. Il comprit alors, avec une horreur tardive, la signification de l'inscription dans le coffre.

Le dernier arrivé n'était pas lui. Le dernier arrivé était déjà dans la pièce avec eux depuis le début.

Il ralluma sa lampe en un réflexe de survie.

Le fauteuil du notaire était vide.

Chapitre 3

Isolement Total

CHAPITRE : ISOLEMENT TOTAL

Le faisceau de la lampe torche de Julien trancha l'obscurité comme un scalpel. La poussière, soulevée par l'ouverture de la porte, dansait dans la lumière crue.

Le fauteuil Louis XV, tapissé de velours râpé, était vide.

Pourtant, quelques secondes plus tôt, le cadavre du notaire, Maître Galinier, y trônait, la gorge béante. Il n'en restait qu'une trace sombre sur le dossier. Un résidu poisseux. Une odeur de fer et de putréfaction qui refusait de s'évaporer.

— Il... il n'est plus là, balbutia Claire derrière lui.

Sa voix tremblait, aussi fragile que le verre ancien des vitrines qui bordaient la pièce. Elle serrait son manteau contre elle, mais l'air glacial de la Pardieux ne connaissait pas d'obstacle. C'était un froid millénaire, un froid qui semblait émaner des murs de pierre eux-mêmes.

Julien balaya la pièce du regard. Les boiseries de chêne, rongées par les vrillettes, craquaient sous l'effet du changement de pression. Chaque craquement sonnait comme un coup de feu dans le silence oppressant du domaine. 5000 mètres carrés de couloirs, de salons d'apparat et de chambres oubliées. Et quelque part, dans ce labyrinthe, un corps qui ne marchait pas seul.

— Sortons d'ici, ordonna Julien. Tout de suite.

Ils franchirent le seuil. La porte blindée, merveille d'ingénierie du XIXe siècle dotée d'un verrou sept points, restait béante. Julien l'examina au passage. Aucune trace d'effraction. Le mécanisme de la serrure, un système complexe à gorges, n'avait pu être actionné de l'extérieur que par une clé maîtresse. Ou par quelqu'un qui connaissait les secrets de la Pardieux mieux que ses propres héritiers.

Ils traversèrent la grande galerie. Leurs pas sur le parquet de chêne produisaient des échos qui semblaient leur répondre depuis les étages supérieurs.

— Le téléphone, dit Marc en pressant le pas. Dans le hall. On appelle la gendarmerie et on se barre de ce trou à rats.

Marc était un homme d'action, ou du moins il aimait le croire. Entrepreneur dans le BTP, il n'aimait pas ce qu'il ne pouvait pas briser ou construire. Mais ici, à la Pardieux, la pierre semblait indestructible.

Ils atteignirent le standard. Un vieux combiné en bakélite noire, vestige d'une époque où la technologie s'arrêtait au télégraphe. Julien décrocha.

Rien.

Pas même le souffle de la ligne. Juste un vide absolu.

Il suivit le cordon du regard. Au pied de la plinthe sculptée, le fil de cuivre avait été sectionné. Net. Une coupe chirurgicale.

— Coupé, lâcha Julien.

— Mon portable ne capte rien depuis qu'on a passé le portail, ajouta Claire, agitant son smartphone inutile. C'est comme si cette maison aspirait les ondes.

— C'est pas la maison, Claire, grogna Marc. C'est lui. Celui qui était dans la pièce. Celui qui a bougé le vieux.

Julien se tourna vers la porte monumentale qui donnait sur le parc.

— On prend la voiture. On ne discute plus. On roule jusqu'au village.

Ils se précipitèrent dehors. L'air nocturne les frappa comme une gifle. Le domaine de la Pardieux était entouré de forêts denses, des sapins noirs qui semblaient monter la garde. Le brouillard rampait sur la pelouse non tondue, avalant les statues de pierre décapitées.

Ils coururent vers le pont. La seule voie d'accès.

Le domaine de la Pardieux était une quasi-île, encerclée par le torrent de la Morte, une gorge de quarante mètres de profondeur. Le pont de pierre, construit en 1840 par des tailleurs de pierre italiens, était l'unique lien avec le reste de la civilisation.

Julien s'arrêta si brusquement que Marc faillit le percuter.

La lampe torche balaya le vide.

— Oh non... murmura Claire dans un sanglot étouffé.

Là où le tablier de pierre aurait dû rejoindre la rive, il n'y avait plus que le néant. Les arches centrales s'étaient effondrées. Des tonnes de granit gisaient au fond de la gorge, emportées par une force que la simple érosion ne pouvait expliquer. Les traces de détonateurs à retardement étaient encore visibles sur les piliers restants, des entailles sombres dans la roche millénaire.

— On est coincés, dit Marc. Le pont ne s'est pas effondré tout seul. Il a été miné.

— Vous comprenez ce que ça veut dire ? demanda Julien, sa voix redevenue calme, d'un calme effrayant.

Il fit volte-face pour observer la silhouette massive du château. La bâtisse ressemblait à une bête accroupie dans l'ombre, avec ses fenêtres à meneaux comme autant d'yeux noirs et vides.

— Personne n'est entré après nous, reprit Julien. Et personne n'est ressorti. Le pont a sauté cinq minutes après notre arrivée. Le "dernier arrivé" dont parlait l'inscription... ce n'était pas un invité surprise.

Il braqua sa lampe successivement sur Marc, puis sur Claire. Leurs visages, livides sous la lumière crue, ressemblaient à des masques de tragédie grecque.

— Le tueur est avec nous. Il est dans ce cercle. Il respire le même air de poussière que nous.

Un silence de mort retomba sur le groupe. On n'entendait plus que le grondement lointain du torrent, quarante mètres plus bas, et le sifflement du vent dans les sapins.

Soudain, un bruit sourd provint du manoir.

Clang.

Le son du métal contre le métal. Le bruit d'une cloche, mais étouffé, comme si elle sonnait sous l'eau.

— La cloche de l'office, chuchota Claire. C'est le système d'appel des domestiques... au sous-sol.

— Il n’y a plus de domestiques depuis 1950, Claire, rappela Marc en serrant les poings.

— Justement.

Ils n'avaient pas le choix. Rester dehors, c'était mourir de froid ou finir dans la gorge. Ils devaient retourner dans l'antre.

Ils franchirent à nouveau le seuil du manoir. L'odeur de poussière séculaire les accueillit, plus suffocante que jamais. Julien menait la marche, sa lampe fouillant les moindres recoins des boiseries vermoulues. Ils passèrent devant le salon des portraits. Les ancêtres des Pardieux semblaient les suivre du regard, leurs yeux d’huile figés dans une désapprobation éternelle.

Arrivés dans le hall, ils se figèrent.

Le sol, en damier de marbre noir et blanc, était maculé de traces. Des traînées sombres, larges, comme si on avait traîné un sac de sable humide.

Les traces venaient de l'escalier de service et se dirigeaient vers la cuisine.

Julien suivit la piste. Son cœur cognait contre ses côtes, un métronome de peur pure. Il poussa la porte battante de la cuisine.

L’air y était encore plus froid qu’ailleurs. Un froid de chambre froide.

Au centre de la pièce, sur la grande table de découpe en bois debout, un objet brillait sous le faisceau de la lampe.

C'était un plateau d'argent. Dessus, trois verres de cristal étaient alignés. Et une

bouteille de vin, déjà débouchée. Un millésime ancien, à l'étiquette mangée par les moisissures.

À côté des verres, une enveloppe de parchemin portait le nom de Julien, écrit d'une calligraphie parfaite, à l'encre violette.

D'une main tremblante, il ouvrit l'enveloppe. Un simple morceau de papier y était glissé.

« Le dîner est servi. Mais il manque une pièce au boucher. »

Julien sentit un courant d'air sur sa nuque. Il se retourna brusquement, braquant sa lampe vers le plafond.

Le cadavre du notaire était là.

Il n'était pas au sol. Il n'était pas dans le fauteuil.

Il était suspendu au crochet de boucherie, juste au-dessus de la table, oscillant lentement. Ses yeux vitreux fixaient Julien. Mais ce n'était pas le plus terrifiant.

Le plus terrifiant, c'était que le corps était encore chaud. De la vapeur s'échappait de la plaie de sa gorge dans l'air glacial de la pièce.

Et au fond de la cuisine, dans l'ombre d'un vaisselier massif, une petite voix de gorge, la même que tout à l'heure, s'éleva :

— Vous n'avez pas goûté le vin, Marc. C'est une insulte à l'hôte.

Marc fit un pas en arrière, mais il buta contre quelque chose de mou.

Il baissa les yeux. Claire n'était plus derrière lui.

À sa place, posée soigneusement sur le marbre, se trouvait la main droite de la jeune femme, coupée au poignet, dont les doigts semblaient encore vouloir agripper le vide.

Le faisceau de Julien oscilla. Il chercha Marc dans l'obscurité.

Mais Marc avait disparu. En moins d'une seconde, sans un cri, sans un bruit.

Julien était seul dans la cuisine de 500 mètres carrés, avec un mort suspendu au-dessus de sa tête et un membre tranché à ses pieds.

La porte de la cuisine, munie d'un ressort puissant, se referma lentement avec un grincement de métal rouillé.

Clic.

Le verrou se tourna.

De l'intérieur.

Mais Julien avait les deux mains sur sa lampe torche.

— Qui est là ? hurla-t-il, la voix brisée.

Une forme se détacha lentement de l'ombre d'un pilier, à moins de deux mètres de lui. Une forme immense, vêtue d'une redingote de cocher qui semblait dater du siècle dernier. L'individu portait un masque de porcelaine blanche, sans traits, sans bouche.

L'inconnu leva une main gantée de cuir noir et pointa du doigt le troisième verre de cristal sur la table.

— Buvez, Julien. Ou je devrai vous aider.

À cet instant, Julien remarqua un détail qui lui glaça le sang plus que tout le reste. Sous le masque de porcelaine, au niveau du cou, il vit une cicatrice familière. Une cicatrice qu'il avait lui-même causée dix ans plus tôt, lors d'une affaire qu'il pensait avoir classée à jamais.

L'homme au masque fit un pas en avant, et dans la main qu'il tenait derrière son dos, un hachoir de boucher brilla d'un éclat sinistre.

— On ne quitte jamais vraiment la Pardieux, Julien. On y reste. Morceau par morceau.

La lampe de Julien vacilla. Les piles faiblissaient. Le cercle de lumière se rétrécit, n'éclairant plus que le masque blanc qui s'approchait.

Puis, le noir total revint.

Et le bruit sourd d'une lame s'enfonçant dans le bois retentit.

Chapitre 4

Les Ombres du Passé

LES OMBRES DU PASSÉ

Le silence qui suivit le choc de la lame fut plus terrifiant que le bruit lui-même. Julien retint son souffle. Ses poumons brûlaient. L'acier avait mordu le chêne de la table, à quelques centimètres de son crâne.

Il ne réfléchit pas. L'instinct survécut à la déchéance. Julien roula sur le côté, percutant une chaise de style Louis XV qui s'effondra dans un fracas de bois sec. Il se rétablit en position accroupie, le dos contre un buffet massif.

Le noir était total. Une absence de lumière absolue, propre aux demeures isolées de toute pollution urbaine. Cinq mille mètres carrés de vide. Et un tueur au masque de porcelaine qui voyait probablement mieux que lui dans cet enfer.

Julien tâtonna sa poche. Ses doigts rencontrèrent le métal froid de sa lampe de secours, un modèle tactique à haute intensité. Il ne l'alluma pas. Pas encore. Ce serait une cible.

— Vous n'avez rien perdu de vos réflexes, Julien, murmura la voix derrière le masque. Mais la Pardieux n'aime pas les intrus. Elle les digère.

Un craquement de parquet. À droite. Julien se déplaça vers la gauche, glissant sur le tapis d'Orient élimé. L'odeur de poussière séculaire lui piquait la gorge. Une poussière lourde, chargée de particules de peau morte, de moisissure et d'histoire.

Il devait changer de zone. Le salon de réception était un piège.

Il se glissa par une porte dérobée, dissimulée derrière une tenture de velours miteux. L'air devint soudainement plus glacial. Il entra dans l'aile nord, celle que les courants d'air n'avaient jamais quittée depuis le XIXe siècle. Ici, les cheminées étaient éteintes depuis cinquante ans. Le froid n'était pas seulement une température ; c'était une présence qui mordait les os.

Julien sortit sa lampe. Une brève impulsion de lumière. Un flash de 1000 lumens.

Le couloir s'étira devant lui : des boiseries vermoulues, des portraits d'ancêtres aux yeux crevés par le temps, et un sol dont chaque latte semblait prête à hurler. Il repéra une porte entrouverte menant à l'ancien bureau de Victor Pardieux.

Il entra et verrouilla le loquet de fer derrière lui. Un geste dérisoire face à un hachoir de boucher, mais cela lui offrait quelques secondes.

Ses mains tremblaient. L'adrénaline retombait, laissant place à une lucidité glacée. La cicatrice sur le cou de l'homme au masque... C'était l'affaire Morel. 2014. Un bain de sang dans une scierie. Julien avait tiré. Il pensait avoir visé le cœur. Il n'avait touché que le cou, avant que l'homme ne disparaisse dans la rivière noire.

Julien balaya la pièce de son faisceau lumineux. Le bureau de Victor. Une forteresse de papier et de bois de rose.

Son regard s'arrêta sur le sol.

Sous le bureau massif, une latte de chêne présentait une anomalie. Le grain du bois ne correspondait pas. Un décalage de quelques millimètres. Un œil profane n'aurait rien vu. Mais Julien avait passé quinze ans à scruter des scènes de crime où le diable se nichait dans les détails techniques.

Il s'agenouilla. Le parquet grinça sous son poids, un gémissement de vieux bois sec.

Il utilisa son couteau de poche pour faire levier. La lame de 440C plia, mais la planche céda. Un déclic sec. La poussière s'éleva en une colonne de particules argentées dans le faisceau de la lampe.

Sous le plancher, niché dans une cavité tapissée de feutre pourri, reposait un objet.

Un carnet. Reliure en cuir de chèvre noir. Fermoir en laiton oxydé.

Julien le saisit. Le cuir était froid comme la main d'un mort. Il l'ouvrit. Le papier était du vélin de haute qualité, jauni sur les bords, mais préservé de l'humidité par l'isolation du feutre.

L'écriture était nerveuse. Penchée vers la droite. Une écriture d'homme aux abois.

14 Novembre 1923.

Julien sauta les premières pages. Des comptes de domaine. Des relevés de fermages. Puis, le ton changea.

« Ils me regardent manger. Chaque soir, à cette table immense, Henri et Claire ne me quittent pas des yeux. Ils ne touchent pas à leur vin. Ils attendent. Je sens l'amertume dans le bouillon de légumes. Une pointe métallique. L'antimoine ? Ou peut-être de la strychnine à faible dose. Mon cœur s'emballe sans raison. Ma vue se trouble. Mes propres enfants veulent hâter l'héritage. La Pardieux est un monstre qui a besoin de sang frais pour ne pas s'écrouler. »

Julien sentit une goutte de sueur glacée couler dans son dos. Victor Pardieux, le patriarche légendaire, ne mourait pas de vieillesse. Il mourait d'une exécution lente,

orchestrée par sa propre lignée.

Il tourna les pages frénétiquement. Les mains gantées du détective laissaient des traces sombres sur le vélin.

« 22 Décembre. J'ai trouvé une fiole de Belladone dans le secrétaire de Claire. Elle a souri quand je lui ai demandé ce que c'était. Un remède pour ses migraines, a-t-elle dit. Le poison est partout. Dans les rideaux qu'ils ont imprégnés d'arsenic, dans l'eau de ma toilette. La maison elle-même devient toxique. Ils ont compris que je ne céderai jamais le titre. Alors ils me transforment en ombre. »

Un bruit sourd résonna dans le couloir.

BOUM.

Le premier coup contre la porte du bureau. Le loquet de fer vibra.

Julien continua de lire, poussé par une pulsion morbide. Il devait savoir.

« Si quelqu'un lit ceci, sachez que le secret de la Pardieux ne réside pas dans son coffre-fort. Il est dans les fondations. Sous la chapelle. C'est là qu'ils cachent les restes de ceux qui ont essayé de partir. On ne quitte jamais la Pardieux. On y reste. Morceau par morceau. »

La phrase. La même phrase que l'homme au masque.

Le lien se fit dans l'esprit de Julien. Ce n'était pas une simple vengeance liée à l'affaire de 2014. C'était un héritage. Une tradition familiale de dépeçage et de dissimulation.

BOUM.

Le bois de la porte commença à se fendre. Une fissure verticale apparut, laissant passer une lueur blafarde. L'homme au masque ne possédait pas de lampe. Il n'en avait pas besoin. Il connaissait chaque fibre de ce bois, chaque centimètre de ces 5000 mètres carrés.

Julien fourra le journal dans sa veste. Il regarda autour de lui. Pas d'autre issue. La fenêtre était condamnée par des barreaux en fer forgé, scellés dans la pierre de taille.

Il éteignit sa lampe.

Le silence revint, seulement troublé par les coups méthodiques du hachoir contre la porte.

Hache. Tire. Frappe.

Un travail de boucher. Précis. Économe en énergie.

Julien se colla contre le mur, à côté de la porte. Il sortit son arme de poing, un Sig Sauer P226. Il vérifia la chambre par réflexe. Vide. Il n'avait pas de munitions. Il l'utilisait comme un objet contondant, un poids de métal pour briser un crâne.

La porte vola en éclats.

Une silhouette massive se découpa dans l'embrasure. Le masque de porcelaine brillait doucement, captant la faible lueur de la lune qui filtrait à travers les nuages au dehors.

L'homme entra. Lentement. Ses bottes de cuir ne faisaient aucun bruit sur le chêne. Il tenait le hachoir bas, le long de la cuisse.

— Le journal, Julien, dit l'homme. Rendez-le. C'est un document de famille.

Julien ne répondit pas. Il régula sa respiration. Il attendit que l'homme dépasse l'angle mort de la porte.

L'inconnu s'arrêta au milieu de la pièce. Il tourna la tête vers le trou dans le plancher. Un petit rire étouffé s'échappa de derrière la porcelaine.

— Vous avez enfin trouvé la vérité sur Victor. Un vieil homme paranoïaque qui voyait du poison dans son potage. Mais il avait raison sur un point, détective.

L'homme se retourna brusquement vers la position de Julien, avec une rapidité inhumaine pour sa stature.

— On ne quitte jamais vraiment la Pardieux.

Julien bondit, frappant avec la crosse de son arme. L'homme esquiva d'un mouvement fluide, presque dansant. Le hachoir siffla dans l'air, tranchant une mèche de cheveux de Julien.

Le détective se jeta au sol, taclant les jambes du géant. Ils s'écroulèrent tous deux dans la poussière. Le journal glissa de la veste de Julien et alla s'immobiliser près du trou dans le plancher.

Dans la lutte, Julien parvint à saisir le bord du masque de porcelaine. Il tira de toutes ses forces.

Le masque se brisa en deux.

Julien resta pétrifié.

Le visage sous le masque n'était pas celui d'un homme de quarante ans, le criminel de l'affaire Morel. C'était un visage qui semblait avoir traversé les siècles. Une peau parcheminée, tendue sur des os saillants, dépourvue de sourcils et de cils. Mais c'était le regard qui était le plus insoutenable : des pupilles d'un bleu délavé, presque blanches, identiques à celles de Victor Pardieux sur les portraits du couloir.

L'homme sourit, révélant des dents jaunies, taillées en pointe.

— Vous auriez dû rester à Paris, Julien. Ici, le passé ne meurt pas. Il attend qu'on le nourrisse.

Soudain, un craquement sourd retentit, mais il ne venait pas du parquet.

Le sol sous le bureau, fragilisé par les années et par la trappe que Julien avait forcée, commença à s'affaisser. Les boiseries vermoulues ne supportaient plus le poids des deux hommes en lutte.

Dans un vacarme de fin du monde, le plancher céda.

Julien sentit le vide se dérober sous lui. Il eut juste le temps d'apercevoir, dans le trou béant qui s'ouvrait vers les fondations, des milliers d'ossements blancs entassés, luisant comme des perles dans les ténèbres des caves.

Il tomba.

Et tandis que l'obscurité l'avalait, il entendit au-dessus de lui le rire sec de l'homme sans visage, et le bruit d'un verrou que l'on tire.

Il n'était plus un enquêteur.

Il était devenu le prochain chapitre de l'histoire de la Pardieux.

Chapitre 5

La Fausse Piste : L'Héritier Prodigue

CHAPITRE : LA FAUSSE PISTE : L'HÉRITIER PRODIGUE

L'obscurité n'était pas un vide. C'était une matière. Dense. Visqueuse. Elle s'engouffrait dans les poumons de Julien, chargée d'une odeur de chaux vive et de putréfaction sèche.

Il ouvrit les yeux. La douleur fut la première à répondre à l'appel. Une décharge électrique partant de la cheville, remontant le long de la colonne vertébrale pour exploser derrière ses tempes. Il était vivant. Mais il n'était plus dans l'ossuaire.

Il était assis. Droit. Ses poignets brûlaient, entravés par une corde de chanvre rêche qui lui sciait la peau. L'air de la pièce était glacial, une morsure constante qui transformait chaque respiration en un petit nuage de buée fantomatique.

La Pardieux ne chauffait plus ses chambres depuis les années cinquante. Le domaine n'était plus qu'un immense cadavre de pierre et de chêne de 5000 mètres carrés, laissé à l'abandon, loin de toute antenne-relais, loin de la civilisation.

— On se réveille enfin, Julien. L'air de Paris vous a ramolli le sang.

La voix était traînante. Celle de Maître Vaugirard, l'exécuteur testamentaire. À côté de lui, deux silhouettes massives restaient dans l'ombre, les faisceaux de leurs lampes torches balayant les boiseries vermoulues de la chambre. La « Chambre du Dauphin ». C'était ici que Julien avait dormi enfant, avant que la déchéance et les dettes ne le poussent à fuir vers la capitale.

Julien tenta de parler. Sa gorge était un désert de poussière.

— Qu'est-ce que... le sol s'est effondré... l'homme aux dents...

— Taisez-vous, trancha Vaugirard. Vos délires n'intéressent personne. Regardez plutôt ce que nous avons trouvé sous votre lit de camp.

Une torche plongea vers le parquet. La lumière crue, violente, frappa le sol.

Le chêne séculaire, noirci par les siècles, présentait une anomalie. Entre les lames disjointes, une substance sombre et luisante stagnait. Une flaque épaisse, pas encore totalement figée.

Du sang.

Il y en avait partout. Des empreintes de pas rouges menaient du bureau jusqu'à l'armoire normande dont les portes pendaient lamentablement. Les traces étaient nettes, indiscutables.

— Ce n'est pas à moi, hoqueta Julien. Je suis tombé. Il y a une trappe sous le bureau... des milliers d'os...

— Nous avons vérifié le bureau, Julien, intervint une seconde voix, plus rauque. Celle de l'intendant. Le plancher est intact. Pas de trou. Pas de trappe. Juste votre sang-froid qui semble vous avoir abandonné.

Julien secoua la tête, le vertige le reprenant. C'était impossible. Il avait senti le vide. Il avait vu les crânes luire comme des perles sous la terre.

— Regardez les faits, reprit le notaire en ajustant ses lunettes. Julien de la Pardieux.

Héritier en titre d'un domaine qui tombe en ruine. Endetté à hauteur de quatre millions d'euros auprès des cercles de jeu parisiens. Acculé par des créanciers qui n'hésitent plus à menacer votre propre famille. Et soudain, vous revenez. Pour « l'enquête », dites-vous.

Vaugirard s'approcha, l'odeur de tabac froid et de vieux papier émanant de son costume d'un autre âge.

— Mais l'enquêteur est devenu le suspect. Le sang trouvé ici correspond au groupe sanguin de la domestique disparue hier soir. Les traces de lutte sur vos mains ne trompent personne. Vous l'avez tuée pour masquer votre retour, ou peut-être pour un trésor que vous croyez caché dans ces murs.

— C'est un coup monté ! hurla Julien. L'homme dans le couloir... celui avec les dents taillées... c'est lui ! Il m'a piégé !

Un silence de mort retomba sur la pièce. Seuls les craquements structurels du domaine, ce gémissement perpétuel du bois qui travaille, répondaient à sa détresse.

— L'homme aux dents taillées ? murmura Vaugirard avec un sourire glacial. Vous parlez de l'Ancêtre ? Le Croque-Mitaine des Pardieux ? Vous sombrez dans le folklore, Julien. C'est pitoyable. On ne tue pas par superstition. On tue par besoin. Et Dieu sait que vous avez besoin d'argent.

L'un des hommes de main s'approcha de l'armoire. Il tira sur la poignée en fer forgé. Dans un grincement de gonds non huilés, la porte s'ouvrit sur un vide noir. L'homme plongea sa main à l'intérieur et en ressortit un objet.

C'était un coupe-papier en argent, une relique de famille. La lame de vingt centimètres était maculée d'un liquide noirci jusqu'à la garde.

— On a trouvé ça dans votre valise, Julien.

Le piège se refermait. Julien sentait les murs de la pièce se rapprocher. Il connaissait cette architecture. Les murs de la Pardieux étaient doubles. Entre les boiseries de style Louis XIV et la pierre brute des fondations, il existait un réseau de galeries, de « passages de service » conçus pour que les domestiques ne croisent jamais les maîtres.

C'était là qu'il était. L'homme sans visage. Il n'était pas un fantôme. C'était un prédateur qui utilisait les entrailles du château comme un système digestif.

— Vous ne comprenez pas... souffla Julien, sa voix s'éteignant. Le sang... il n'est pas frais. Regardez la coagulation.

Il fit appel à ses vieux réflexes de légiste amateur.

— Le sang sur le plancher est brillant, oui. Mais regardez les bords. Il y a une séparation sérique précoce. Ce sang a été prélevé, conservé avec un anticoagulant de type EDTA, puis versé ici il y a moins d'une heure. Ce n'est pas un meurtre, c'est une mise en scène !

Vaugirard fronça les sourcils, mais une fraction de seconde seulement.

— Vos connaissances techniques ne vous sauveront pas de la gendarmerie qui arrive. Ils sont à la grille du domaine. Dix kilomètres de piste forestière, ça laisse le temps de réfléchir à une confession.

Soudain, un bruit résonna.

Ce n'était pas un craquement de parquet cette fois.

C'était un son métallique. Rythmique. *Clac. Clac. Clac.*

Cela venait de l'intérieur des boiseries, juste derrière le dos de Julien. Comme si quelqu'un, de l'autre côté du mur, frappait avec un ongle sur le bois.

Les deux hommes de main se figèrent. Leurs torches balayèrent les murs, cherchant l'origine du son.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda l'un d'eux, la voix soudain moins assurée.

— Le vent dans les conduits, trancha Vaugirard, bien que son visage soit devenu livide.

Le bruit s'intensifia. Ce n'était plus un ongle. C'était une griffe. Quelque chose grattait furieusement le revers de la cloison, avec une force inhumaine.

Julien, ligoté à sa chaise, sentit le dossier vibrer contre ses omoplates. Il perçut une odeur familière : celle de la chaux et de la mort qu'il avait respirée dans le trou.

— Il est là, murmura Julien dans un souffle de terreur. Il ne veut pas de moi en prison. Il veut me nourrir.

Soudain, la lampe torche du premier garde s'éteignit dans un sifflement électrique. Puis la seconde.

L'obscurité redevint totale.

Dans le silence oppressant, Julien entendit un déclic. Le panneau de bois derrière lui venait de pivoter. Un courant d'air glacial, chargé d'une puanteur de charogne, envahit la chambre.

Un cri monta, aigu, déchirant. Ce n'était pas le cri de Julien. C'était celui de

l'intendant.

Le bruit d'un corps traîné sur le parquet suivit, accompagné d'un gargouillement humide qui n'appartenait à aucun langage humain.

— La lumière ! Rallumez la lumière ! hurlait Vaugirard, sa voix perdant toute superbe.

Julien lutta contre ses liens, les poignets en sang. Dans le noir, il entendit une respiration rauque juste à côté de son oreille. Une main glacée, aux doigts trop longs, se posa sur son épaule.

— L'héritier doit rester... murmura une voix qui semblait sortir d'un tombeau. Le sang de la lignée doit rester dans la terre.

Un craquement sec retentit. La chaise de Julien bascula en arrière.

Il ne tomba pas sur le parquet. Il glissa dans une gueule d'ombre qui venait de s'ouvrir dans le mur.

Tandis qu'il disparaissait dans les entrailles de la Pardieux, la dernière chose qu'il vit fut le reflet d'une lame de guillotine miniature, suspendue au cou de l'homme sans visage, luisant faiblement sous la lune à travers la fenêtre.

Puis, le panneau de bois se referma.

La chambre du Dauphin était vide. Le sang sur le sol, lui, commençait enfin à sécher.

Il n'y avait plus de coupable. Il n'y avait plus de suspect.

Il ne restait que le domaine, et ceux qu'il avait choisi de digérer.

Chapitre 6

Le Deuxième Silence

CHAPITRE : Le Deuxième Silence

La Pardieux ne dormait pas. Elle digérait.

Cinq mille mètres carrés de pierre de taille, de chêne massif et de secrets rances. Un organisme de calcaire et de sève pétrifiée, isolé au centre d'un parc où même le vent semblait s'essouffler avant d'atteindre les façades. À l'intérieur, l'air n'appartenait plus au XXI^e siècle. C'était un mélange d'ozone froid et de poussière séculaire, une substance épaisse qui collait aux poumons.

Le capitaine Marc Renard balaya l'obscurité de sa torche tactique. Le faisceau, une lame de lumière crue à 1000 lumens, trancha les ténèbres de la galerie des portraits. Les ancêtres de la lignée Pardieux semblaient reculer devant l'éclat, leurs yeux peints à l'huile brillant d'une malveillance éteinte.

Julien avait disparu. Envolé. La chambre du Dauphin était un tombeau vide.

— Madame Morelle ? cria Renard.

Sa voix fut immédiatement étouffée par les tentures de velours frappé. Pas d'écho. La Pardieux ne rendait rien. Ni les sons, ni les hommes.

Renard nota l'heure sur sa montre mécanique. 03h14. L'électronique avait lâché dès le passage de la grille d'honneur. Les téléphones étaient des briques de verre inutiles. Ici, le temps coulait selon une horloge différente.

Il se dirigea vers l'aile Est. C'est là que se trouvaient les cuisines et les quartiers des domestiques. Madame Morelle, la gouvernante, l'attendait là-bas. Elle avait promis de parler. « Je vous dirai ce qui s'est passé la nuit de la Grande Disparition », avait-elle murmuré, la main tremblante sur son tablier de lin. « Le sang appelle le sang, Capitaine. »

Le parquet de chêne craqua sous ses bottes. Un son sec. Un os qui rompt.

Le froid s'intensifia. Un froid chirurgical, qui ne venait pas de l'extérieur mais des fondations mêmes. Renard frissonna. Il passa devant un buffet Henri II dont les boiseries vermoulues semblaient grouiller de vie invisible. L'odeur changea. À la poussière succéda un parfum métallique. Doucereux. Écoeurant.

Le cuivre. Le sang. Et quelque chose d'autre.

Il atteignit la porte de la cuisine. Une masse de bois sombre, renforcée de fer forgé.

Il tourna la poignée. Bloquée.

Il poussa. Rien.

— Madame Morelle ! Ouvrez !

Silence. Le deuxième silence de la nuit. Le premier était celui de l'absence de Julien. Celui-ci était plus dense. Un silence de plomb fondu.

Renard sortit son couteau de dotation. Il n'y avait pas de serrure moderne ici, juste une ancienne gâche à l'anglaise du XIXe siècle, une pièce d'orfèvrerie technique. Il colla son oreille contre le panneau.

À l'intérieur, un sifflement régulier. Une bouilloire oubliée sur un fourneau encore tiède.

Il recula d'un pas et projeta son épaule contre le bois. Une fois. Deux fois. Au troisième impact, le chambranle céda dans un nuage de plâtre mort.

La cuisine était une cathédrale de métal et de pierre. Des rangées de casseroles en cuivre pendaient au plafond, brillant comme des crânes décapités sous le faisceau de sa lampe. L'air était saturé de vapeur.

La gouvernante était assise à la table centrale, une vaste planche de billot marquée par des décennies de découpes.

Elle semblait dormir. Son buste était droit, ses mains posées à plat sur le bois. Devant elle, une tasse de porcelaine fine.

— Madame ?

Renard s'approcha. Sa torche balaya le visage de la vieille femme.

Il s'arrêta net.

Les yeux de Madame Morelle étaient grands ouverts. Ses pupilles étaient réduites à des têtes d'épingle, un signe clinique de myosis extrême. Une écume jaunâtre, presque solide, bordait ses lèvres rétractées dans un rictus sardonique : le **risus sardonicus**.

Son teint n'était pas pâle, il était violacé.

Renard ne toucha à rien. Il connaissait ce tableau. Ce n'était pas la violence brute qui avait emporté Julien. Ce n'était pas l'homme sans visage à la guillotine miniature. C'était une exécution chimique.

Il approcha son nez de la tasse. Une odeur d'amande amère ? Non. Quelque chose de plus terreux. De la racine d'aconit. "Le casque de Jupiter". Le poison des montagnes, dosé avec une précision d'apothicaire.

Il observa la pièce. La porte était verrouillée de l'intérieur. La clé était toujours dans la serrure, côté cuisine. Les fenêtres, protégées par des barreaux du XVIIIe siècle scellés dans le granit, étaient closes.

Un crime en chambre close. Un classique. Un cliché, s'il n'y avait pas ce cadavre encore chaud devant lui.

Le mode opératoire venait de basculer. On n'était plus dans l'enlèvement sauvage, dans le sang versé sur le parquet de la chambre du Dauphin. On était dans l'élimination chirurgicale. Quelqu'un voulait faire taire le témoin avant la révélation.

— Le sang de la lignée doit rester dans la terre... murmura Renard, répétant les mots qu'on lui avait rapportés.

Il braqua sa lampe sous la table. Rien. Sur les étagères. Rien que des bocaux de conserves artisanales, alignés comme des spécimens anatomiques.

Puis, il remarqua un détail technique.

Sur le billot, à côté de la main morte de la gouvernante, il y avait une trace d'humidité. Un cercle parfait. Quelqu'un avait posé un verre ici. Un second récipient qui avait disparu.

Le tueur était dans la pièce avec elle. Ils avaient partagé un moment. Une dernière collation entre ombres.

Un craquement retentit au-dessus de sa tête.

Dans les cuisines de la Pardieux, le plafond était parcouru de vieilles canalisations en plomb et de conduits d'aération condamnés. Renard leva sa torche.

Il vit une goutte. Sombre. Visqueuse.

Elle tomba sur le front de la morte. Puis une autre.

Ce n'était pas de l'eau. C'était de l'huile de moteur. Un lubrifiant moderne, anachronique dans ce mausolée de pierre.

Renard comprit soudain l'architecture du domaine. La Pardieux n'avait pas seulement des murs doubles. Elle avait un système nerveux. Un réseau de vides sanitaires, de monte-plats désaffectés et de conduits de cheminée qui permettaient de circuler de la cave aux combles sans jamais ouvrir une porte.

Le tueur n'était pas sorti par la porte. Il n'était jamais vraiment "entré" dans la pièce. Il faisait partie des murs.

Un bruit de frottement métallique résonna derrière le buffet. Un son de chaîne qu'on tire.

Renard se retourna, dégainant son arme de service, un Glock 17 dont le polymère semblait étrangement léger, presque irréel dans cet environnement de fer et de chêne.

— Sortez ! Police !

Le silence revint. Plus lourd encore.

Il s'approcha du buffet. Derrière le meuble massif, une fente d'à peine vingt

centimètres. Un passage pour les mains. Pour les doigts trop longs.

C'est alors qu'il le vit.

Posé sur le rebord de la tasse de la gouvernante, un petit objet brillait.

Renard utilisa un mouchoir pour le ramasser. C'était une petite lame d'acier, pas plus grande qu'un ongle. Elle était tachée de sang frais. Une réplique exacte du couperet d'une guillotine.

Au verso de la lame, une inscription en lettres gothiques, gravée à l'acide :

« Le deuxième silence est celui de la vérité qu'on enterre. »

Soudain, la lumière de sa lampe torche vacilla. Les piles, censées durer dix heures, s'épuisèrent en trois secondes. Le faisceau vira au orange, puis au rouge, avant de s'éteindre complètement.

L'obscurité totale tomba sur la cuisine. Une obscurité physique, palpable, comme si on l'avait jeté dans un puits.

Dans le noir, Renard entendit un bruit de déglutition.

Juste en face de lui. De l'autre côté de la table. Là où Madame Morelle était censée être seule.

Puis, une voix, une voix qui semblait gratter le fond d'un cercueil, murmura à quelques centimètres de son visage :

— Vous avez oublié de vérifier la serrure, Capitaine.

Renard tendit la main dans le vide. Il ne toucha que de l'air glacial.

— Elle ne meurt pas par le poison, reprit la voix. Elle meurt parce qu'elle a écouté les murs. Et les murs n'aiment pas les confidences.

Un déclic métallique retentit. Le son d'un percuteur qu'on arme. Mais ce n'était pas un pistolet. C'était un mécanisme plus vieux, plus lourd.

Un souffle d'air froid frôla le cou de Renard.

Au-dessus de lui, dans le noir absolu, le sifflement de la bouilloire s'arrêta brusquement.

Et dans ce silence neuf, le plus terrifiant de tous, Marc Renard entendit le frottement d'une corde de chanvre sur une poulie de bois. Quelque chose de lourd, de tranchant, était en train de descendre du plafond, guidé par des rails invisibles.

Il voulut plonger sur le côté, mais ses pieds ne rencontrèrent pas le sol.

Le plancher de la cuisine, ce billot géant, venait de basculer.

Alors qu'il tombait dans le vide, la dernière chose qu'il entendit fut le rire de la gouvernante. Un rire post-mortem, forcé par l'expulsion de l'air de ses poumons écrasés.

Le domaine de la Pardieux venait d'avalier une nouvelle pièce.

Le silence revint. Le troisième. Celui de la digestion.

Chapitre 7

L'Indice Temporel

Le noir n'était pas vide. Il était épais. Une mélasse de poussière de charbon et d'humidité séculaire qui s'engouffrait dans les poumons de Marc Renard.

Il n'était pas mort. Pas encore.

Sa chute avait été brisée par un amoncellement de sacs de jute remplis de sciure, entreposés là depuis des décennies pour absorber les fuites des cuves à mazout. Sa jambe gauche hurlait, une douleur froide, fulgurante. Il tâtonna dans l'obscurité, les doigts rencontrant la pierre rugueuse d'un mur de soutènement.

Il sortit sa Maglite de sa ceinture. Le faisceau déchira les ténèbres.

L'air était saturé de particules en suspension. Des milliers de grains de poussière dansaient dans la lumière, comme des âmes en peine. Le thermomètre de sa montre affichait quatre degrés. L'air des sous-sols de la Pardieux ne circulait jamais. Il stagnait, chargé d'une odeur de terreau et de ferraille rouillée.

— Renard ? murmura-t-il pour lui-même, juste pour vérifier que sa voix fonctionnait encore.

Le son fut étouffé par les parois de chêne massif qui surplombaient le vide. Au-dessus, le plancher de la cuisine s'était refermé avec une précision d'orfèvre. Un mécanisme à contrepoids, conçu au XIXe siècle, probablement inspiré des machineries de théâtre de l'Opéra Garnier. À la Pardieux, chaque pièce était un piège, chaque couloir une gorge prête à se serrer.

Il balaya la pièce du regard. Il se trouvait dans une sorte de fosse de maintenance, un boyau technique dissimulé sous les boiseries vermoulues.

C'est alors que le faisceau accrocha un reflet métallique.

À trois mètres de lui, une forme humaine était affalée contre un pilier de pierre. Ce n'était pas la gouvernante. C'était un homme. Ou ce qu'il en restait.

Renard approcha, le pas lourd, le craquement de ses semelles sur le sol jonché de débris de schiste résonnant comme des coups de feu.

La victime portait un costume en tweed de haute facture, désormais maculé de fluides sombres. Le visage était tourné vers le mur, mais Renard reconnut la silhouette. Maître Delalande. Le notaire de la famille. Disparu depuis trois jours.

Delalande n'était pas tombé. Il avait été déposé là. Son cou présentait la trace nette d'un câble d'acier. Une exécution propre. Chirurgicale.

Renard s'accroupit. Ses doigts gantés de latex effleurèrent le poignet du cadavre. La peau était parcheminée par le froid. Il cherchait quelque chose. Un indice. Un détail qui échapperait à la logique de cette demeure.

Il le vit.

Au poignet gauche du notaire, une montre. Une LIP Himalaya, modèle vintage, mouvement mécanique à remontage manuel. Le verre était étoilé, brisé par un choc violent lors de la chute ou de la lutte. Les aiguilles en acier bleui étaient figées.

Renard approcha la Maglite à quelques centimètres du cadran.

****19h12.****

Il se figea. Le silence de la Pardieux sembla s'intensifier, comme si la maison elle-même retenait sa respiration.

Il ressortit mentalement le carnet de ses interrogatoires. La déposition de la veuve, Éléonore de Pardieux. Elle était assise dans le grand salon de réception, drapée dans sa dignité et son deuil en dentelle noire.

« Maître Delalande est parti vers 20h30, inspecteur. Nous avons terminé de relire les clauses du testament de mon époux. Il pleuvait. Je lui ai proposé de rester dîner, il a décliné. Je l'ai raccompagné moi-même jusqu'au perron. »

Renard fixa les aiguilles. 19h12.

Sur une montre mécanique de cette qualité, un choc suffisant pour briser le verre et tordre le pivot du balancier arrête le mécanisme instantanément. Le "stop-seconde" de la mort.

Si Delalande était mort à 19h12, la veuve Pardieux ne l'avait pas raccompagné à 20h30. Elle n'avait pas discuté du testament avec lui. Elle avait menti sur une fenêtre de temps d'une heure et dix-huit minutes.

Pourquoi ?

Une heure et dix-huit minutes, c'était le temps nécessaire pour nettoyer une scène de crime. Pour traîner un corps de 85 kilos à travers les passages dérobés de la demeure. Pour actionner les poulies et les treuils de la cuisine.

Un craquement retentit au-dessus de sa tête. Pas un craquement de bois qui travaille. Un pas. Lourd. Délibéré.

Renard coupa sa lampe.

Le noir redevint absolu. Un noir qui pesait plusieurs tonnes.

Il entendit alors un bruit de succion hydraulique. Le mécanisme du plancher de la cuisine se remettait en marche. Mais il ne s'ouvrait pas. Il descendait.

Le plafond tout entier, une plaque de chêne et d'acier de quatre mètres carrés, s'abaissait lentement vers lui, telle une presse industrielle.

Le domaine ne se contentait plus de digérer ses proies. Il les compactait.

Renard chercha une issue. Ses mains griffèrent les murs de pierre suintants. Il sentit un souffle d'air sur sa nuque. Un courant d'air. Une fente dans la maçonnerie, cachée derrière une pile de vieux registres comptables rongés par les rats.

Il s'y glissa, le corps frottant contre la roche froide, alors que le plafond de la fosse venait percuter le sol dans un fracas de fin du monde, broyant les restes du notaire et sa montre LIP dans un même broyat de chair et d'acier.

Il rampa dans le conduit étroit, l'odeur de poussière séculaire lui brûlant la gorge. La lampe torche, glissée entre ses dents, éclairait des murs couverts de graffitis datant de la Révolution. Des noms de prisonniers oubliés.

Soudain, le conduit déboucha sur une pièce circulaire.

C'était le cœur du système. La salle des machines de la Pardieux.

Au centre, une horloge monumentale, dont le balancier de cuivre, immense, oscillait avec un bruit de guillotine. *Tic. Tac. Tic. Tac.*

Chaque battement faisait vibrer les fondations du château.

Renard se redressa, essuyant le sang qui coulait de son arcade sourcilière. Au milieu des engrenages baignés d'une huile noire et épaisse, une silhouette l'attendait.

Elle ne portait pas de robe de deuil. Elle portait un tablier de cuir, des lunettes de protection relevées sur le front, et tenait une clé de serrage à la main.

Éléonore de Pardieux ne semblait plus avoir quatre-vingts ans. Sous la lumière crue des ampoules à filament qui pendaient du plafond, elle paraissait intemporelle.

— L'heure de la Pardieux n'est pas celle des hommes, Renard, dit-elle d'une voix dépourvue de toute émotion.

Elle pointa la clé vers l'immense cadran interne de l'horloge.

— Vous avez trouvé la montre de ce pauvre Delalande, n'est-ce pas ? Une Lip Himalaya. Un bel objet. Mais voyez-vous, ici, nous vivons en avance sur le monde. Ou en retard. Ça dépend de qui remonte le mécanisme.

Renard porta la main à son arme. Son holster était vide. Il l'avait perdu dans la chute.

— Vous l'avez tué à 19h12, dit-il, la voix rauque. Pourquoi avoir inventé ce mensonge de 20h30 ?

La veuve eut un sourire qui n'atteignit pas ses yeux. Un sourire de métal.

— Je n'ai pas menti, inspecteur. À 20h30, Maître Delalande était effectivement sur le perron. Il marchait. Il parlait.

Elle fit un pas vers lui, l'ombre des engrenages projetant des barreaux de prison sur son visage.

— La Pardieux ne tue pas seulement les gens, Renard. Elle les recycle.

Elle actionna un levier.

Derrière elle, une porte blindée s'ouvrit sur une pièce éclairée par des néons blafards. Ce que Renard vit à l'intérieur défiait toute logique policière, toute réalité médicale.

C'était une rangée de caissons de verre remplis de formol. Et dans chaque caisson, un corps. Des dizaines de victimes disparues au cours du siècle dernier. Toutes reliées à des câbles de cuivre qui remontaient vers le mécanisme central de l'horloge.

— Delalande est en cours de traitement, ajouta-t-elle avec une douceur terrifiante. Il sera prêt pour le dîner de demain. Vous devriez être honoré, inspecteur. Votre montre, à vous, vient de s'arrêter.

Renard regarda son propre poignet.

Le cadran numérique de sa montre tactique était devenu fou. Les chiffres défilaient à une vitesse prodigieuse, remontant le temps, avant de s'éteindre brusquement.

Dans le silence de mort du domaine, il n'y eut plus qu'un seul son.

Le déclic d'un percuteur. Mais cette fois, le bruit venait de derrière lui.

— Ne vous retournez pas, murmura une voix qu'il connaissait bien. Celle de son propre adjoint, censé être resté au commissariat.

— Toi aussi, Sylvain ?

— Ici, personne ne vieillit, patron. On fait juste partie de la mécanique.

Le Cliffhanger :

Un grondement sourd fit trembler le sol. L'horloge monumentale s'arrêta net. Le balancier se figea au centre.

— Le grand ressort vient de lâcher, s'alarma la veuve, son visage se décomposant pour la première fois.

Elle fixa Renard avec une lueur de pure terreur.

— Sans la régulation du temps, la Pardieux va se replier sur elle-même. Tout va s'effondrer.

Un craquement de poutre maîtresse retentit, suivi d'un cri inhumain venant des étages supérieurs. La maison ne digérait plus. Elle explosait.

Chapitre 8

Le Secret des Murs

CHAPITRE : LE SECRET DES MURS

Le canon du 9mm de Sylvain pressait la base du crâne de Renard. Un contact froid. Définitif.

Autour d’eux, la Pardieux agonisait.

Ce n’était pas un simple séisme. C’était une dislocation architecturale. Les boiseries du XVIIIe siècle hurlaient sous la tension. Le sol de chêne, poli par des générations de domestiques, se bombait comme une voile sous l’effet d’une pression souterraine invisible.

— Pas un geste, patron, répéta Sylvain. Sa voix était d’une neutralité terrifiante. Celle d’un homme qui a cessé d’appartenir au monde des vivants pour devenir un rouage.

Renard ne répondit pas. Son cerveau boxait dans le vide. Sylvain. Son adjoint depuis quatre ans. L’homme qui gardait ses arrières. Celui qui, visiblement, servait deux maîtres.

— L’horloge, Sylvain. Elle s’est arrêtée, lâcha Renard. Si la veuve dit vrai, on va tous crever broyés.

— La Pardieux ne tue pas ses serviteurs. Elle les intègre.

Un nouveau craquement déchira l’air. Une poutre maîtresse, au-dessus d’eux, se

fendit avec le bruit d'un coup de canon. Un nuage de poussière séculaire, grise et âcre, tomba du plafond, envahissant les poumons de Renard. Il toussa, les yeux larmoyants.

C'était l'instant.

Le sol se déroba sous leurs pieds. Une lame de parquet céda, créant une faille de trente centimètres. Sylvain tituba. Renard pivota, le corps tendu comme un ressort. Il ne chercha pas à désarmer son adjoint — trop risqué. Il plongea dans l'obscurité du couloir latéral, là où la lumière de sa lampe torche balayait des portraits d'ancêtres dont les regards semblaient soudain s'animer dans le chaos.

— Renard ! rugit Sylvain derrière lui.

Un coup de feu claqua. La balle vint se loger dans le cadre d'un paysage hollandais, projetant des éclats de bois verni. Renard ne s'arrêta pas. Il courait dans un labyrinthe de 5000 mètres carrés, une carcasse de pierre et de bois qui se repliait sur elle-même.

L'air était devenu glacial. Une température de crypte. L'odeur de la poussière se mêlait désormais à celle de l'huile de lin et de l'ozone.

L'oreille absolue

Il s'engouffra dans une porte dérobée, dissimulée derrière une tapisserie d'Aubusson. Un escalier de service étroit, en colimaçon. Il monta les marches quatre à quatre, sentant les vibrations du sol remonter dans ses chevilles. La maison pulsait. Un rythme cardiaque irrégulier, mécanique.

Il s'arrêta au deuxième étage, dans l'aile Est. C'était la zone des "chambres froides", des pièces jamais chauffées, délaissées depuis le siècle dernier. Sa lampe torche balaya les murs.

Et là, il le vit.

Un accroc dans la boiserie de chêne. Pas une fissure due au séisme, mais une ouverture délibérée, révélée par le glissement d'un panneau décoratif sous l'effet des secousses.

Renard s'approcha. Il colla sa lampe contre la fente.

Derrière le bois, il n'y avait pas de briques. Il n'y avait pas de vide sanitaire classique.

Il y avait un réseau.

Un entrelacs complexe de tubes de cuivre rouge, ternis par le temps, qui couraient le long des montants structurels. Des conduits acoustiques.

— Le système de Rayleigh, murmura Renard, la voix étranglée par la poussière.

C'était une merveille d'ingénierie acoustique du XIXe siècle, poussée à un niveau de paranoïa absolue. Chaque tube était relié à une pièce de la maison. Les coudes étaient calculés pour minimiser la perte de décibels. Les embouchures, cachées dans les moulures ou les rosaces des plafonds, transformaient la Pardieux en une oreille géante.

Il comprit enfin.

Le tueur n'avait pas besoin d'être dans la pièce pour connaître les secrets de ses victimes. Il n'avait pas besoin de micros électroniques, indétectables pour Renard et son matériel moderne. Le tueur écoutait les murs. Il captait les murmures, les aveux sur l'oreiller, les complots chuchotés dans le secret des cabinets de lecture. La Pardieux buvait les paroles et les recrachait dans un centre de contrôle que quelqu'un,

quelque part, occupait encore.

Un sifflement monta des tubes. Un son modulé, comme un souffle humain.

« ... il ne sortira pas... »

Renard sursauta. La voix venait du tube de cuivre juste devant lui. C'était la voix de la veuve. Elle parlait à quelqu'un. Sylvain ? Ou quelqu'un d'autre ?

« ... le ressort est la clé... remontez le mécanisme... ou la maison nous avale... »

La physique de l'impossible

Le sol trembla à nouveau. Plus fort cette fois. À travers les fenêtres à petits carreaux, Renard vit les arbres du parc s'agiter sans qu'un souffle de vent ne les touche. L'espace même semblait se contracter.

Il suivit les tubes de cuivre du regard. Ils convergeaient tous vers un point précis de l'étage. La Chambre de Nacre.

La chambre close.

C'était là que le premier meurtre avait eu lieu. Une pièce verrouillée de l'intérieur, sans autre issue que la porte gardée par Renard lui-même. Aucun passage secret n'avait été trouvé par les experts en bâtiment. Les fenêtres étaient condamnées par des barreaux scellés dans la pierre de taille.

Renard s'élança vers la chambre, guidé par la logique froide des conduits. Si le son circulait, peut-être que d'autres choses circulaient aussi.

Il atteignit la porte de la Chambre de Nacre. Elle était entrouverte. Le scellé de la

police avait été déchiré net, comme par une griffe invisible.

Il entra.

La pièce était plongée dans un silence anormal. Le chaos qui secouait le reste du domaine semblait s'arrêter au seuil de cette chambre. Ici, la poussière ne flottait pas. Elle tapissait le sol comme une neige grise, immaculée.

Renard dirigea son faisceau vers le mur du fond, là où les conduits acoustiques devaient logiquement aboutir.

Il vit les bouches d'écoute. Six pavillons de cuivre, disposés en hexagone derrière une grille de fer forgé. Mais il vit autre chose.

Le mur de boiserie, contre lequel s'appuyait une armoire monumentale en merisier, semblait vibrer. Un mouvement imperceptible, une oscillation de haute fréquence.

Il posa sa main sur le bois. Le froid lui brûla la paume.

Ce n'était pas du bois.

C'était une illusion d'optique, un travail de peinture en trompe-l'œil sur une surface qui n'avait rien de naturel. Sous la couche de vernis craquelé, Renard sentit la rugosité du fer. De l'acier trempé.

La Chambre de Nacre n'était pas une chambre. C'était l'intérieur d'un coffre-fort. Une boîte de métal insérée dans la structure de pierre.

— La dilatation, souffla-t-il.

Il se souvint des lectures techniques sur les horloges de précision. Les métaux

réagissent à la température. À la pression. Si la maison était réellement réglée par une horloge monumentale, le balancier ne servait pas qu'à donner l'heure. Il servait de régulateur thermique et mécanique.

Sans le balancier, la structure de fer de la chambre s'était dilatée, ou contractée. Elle avait bougé de quelques centimètres. Assez pour révéler ce que personne n'avait pu voir : un interstice.

Mais l'interstice ne menait nulle part. Juste à un vide de quelques millimètres entre l'acier et la pierre.

Le tueur ne pouvait pas passer par là. Un enfant ne pourrait pas passer par là.

Alors, comment ?

Le cri des entrailles

Un cri inhumain, celui qu'il avait entendu plus tôt, retentit à nouveau. Cette fois, il venait de juste au-dessus de lui. Du grenier.

Ce n'était pas un cri de gorge. C'était le cri d'une machine qui broie de l'os.

Renard leva les yeux au plafond. Les moulures de plâtre s'effritaient. Un liquide noir, épais comme de la vieille huile de vidange, commença à perler entre les fissures du plafond.

Le liquide tomba sur le tapis de prix. *Goutte. Goutte.*

Ce n'était pas de l'huile. Ça sentait le fer et le musc. C'était du sang, mais un sang vieux de plusieurs décennies, conservé dans les cavités de la maison, libéré par la rupture du grand ressort.

Soudain, la voix de Sylvain résonna, non pas derrière lui, mais à travers les pavillons acoustiques de la pièce. Une voix déformée, amplifiée par le cuivre.

— Vous ne comprenez toujours pas, patron ? La Pardieux n'est pas une maison. C'est un corps. Et le système circulatoire vient de s'arrêter.

Renard recula vers la porte, mais celle-ci se referma violemment. Le mécanisme de verrouillage s'enclencha avec une brutalité mécanique.

CLAC.

Il était enfermé. Dans la chambre close. À son tour.

Il se jeta sur la porte, l'épaule la première. Rien. C'était comme percuter une falaise.

Il se retourna vers la fenêtre barricadée. Les barreaux de fer, qu'il croyait scellés dans la pierre, commencèrent à se rétracter lentement à l'intérieur du mur, comme les doigts d'une main qui se ferme.

— Elle digère, murmura Renard, la panique montant enfin à la gorge.

Le sol de la chambre commença à s'incliner. Pas de quelques degrés. Un angle abrupt, transformant la pièce en un entonnoir de bois et de métal. Ses pieds glissèrent sur la poussière de nacre.

Sa lampe torche roula vers le coin de la pièce, éclairant une zone que personne n'avait examinée.

Sous l'armoire en merisier qui glissait maintenant vers lui, il vit une trappe. Non. Pas une trappe.

Un diaphragme.

Une ouverture circulaire faite de lames de métal entrelacées, comme l'iris d'un appareil photo géant. Il s'ouvrait lentement, révélant un puits de ténèbres absolues d'où montait une odeur de charnier et le tic-tac, assourdissant, d'un cœur de métal qui refusait de s'arrêter.

Renard agrippa le bord d'une moulure alors que l'armoire de deux cents kilos basculait vers lui.

Et c'est là qu'il le vit.

Au fond du puits de l'iris, une silhouette blanche. Une silhouette qui n'avait pas de visage, mais qui tenait dans ses mains un objet que Renard reconnut immédiatement.

Le journal de bord de l'architecte. Celui qui contenait les plans de la Pardieux.

La silhouette leva la tête. À la place des yeux, il n'y avait que deux lentilles de verre fumé.

— Bienvenue dans la mécanique, Renard, dit une voix qui n'était ni celle de Sylvain, ni celle de la veuve.

Le sol se déroba totalement.

****CLIFFHANGER : ****

Alors que Renard basculait dans le puits, l'iris commença à se refermer sur sa taille. Mais ce ne fut pas le métal qui arrêta sa chute. Ce fut une main, glaciale et d'une force inhumaine, qui lui saisit la cheville. En haut, dans la chambre maintenant vide, le téléphone de Renard, resté au sol, se mit à sonner. L'écran afficha : *APPEL

ENTRANT - SYLVAIN.*

Pourtant, Sylvain était censé être juste derrière la porte.

Chapitre 9

Le Mécanisme Révélé

****CHAPITRE : LE MÉCANISME RÉVÉLÉ****

La douleur fut une décharge électrique qui remonta de sa cheville jusqu'à sa nuque.

L'iris de métal, une prouesse d'orfèvrerie de deux mètres de diamètre, se refermait avec le bruit d'une guillotine bien huilée. Renard était suspendu dans le vide, le buste dans les ténèbres du puits, les jambes encore prisonnières de la chambre de l'architecte. La main qui lui broyait le tibia n'était pas humaine. Le froid qui s'en dégageait traversait le cuir de sa botte et le tissu de son pantalon. C'était le froid d'une cave oubliée, le froid d'un métal qui n'a pas vu le jour depuis un siècle.

En haut, sur le parquet de chêne centenaire, son téléphone continuait de hurler.

SYLVAIN.

Le nom clignotait, éclairant par intermittence les boiseries vermoulues et la poussière qui dansait dans l'air saturé de moisissure. Le contraste était violent : la technologie moderne, inutile et dérisoire, face à cette mécanique séculaire qui venait de le capturer.

— Lâche-moi, grogna Renard.

Sa propre voix lui parut étrangère, étouffée par l'immensité vide de la demeure. Cinq mille mètres carrés de silence de mort l'entouraient, et pourtant, dans les entrailles de la Pardieux, quelque chose respirait. Un souffle de pignons, un rôle de contrepoids.

La silhouette blanche, en bas, ne bougea pas. Les lentilles de verre fumé reflétèrent la faible lueur qui tombait du plafond. Elle tenait toujours le journal de bord. L'original. Celui que les héritiers cherchaient depuis trois générations.

— Tu n'as pas compris, Renard, dit la voix désincarnée. On ne sort pas de la Pardieux. On en devient un rouage.

La main serra plus fort. Un craquement sec retentit. Renard hurla, une brève explosion de souffrance qui se perdit dans les couloirs glacés du domaine.

C'est alors, dans cette agonie lucide, que son regard se posa sur la porte du bureau. Celle qu'il avait cru verrouillée par une force surnaturelle. Celle derrière laquelle Sylvain était censé se tenir.

L'adrénaline, ce vieux carburant de détective, brûla le voile de la douleur. Son cerveau, formaté par quinze ans d'enquêtes, se mit à disséquer la scène.

Le verrou.

Il ne s'était pas fermé tout seul. Il n'y avait personne derrière.

Renard plissa les yeux, ignorant la morsure de l'acier sur sa cheville. Dans l'entrebâillement du chambranle, un reflet minuscule attira son attention. Un fil de nylon. Un fil de pêche de haute résistance, presque invisible sous la lumière crue de sa lampe torche restée au sol.

Son esprit remonta le mécanisme. Le fil passait par le trou de la serrure, courait le long de la plinthe, et venait mourir sous la lourde armoire de deux cents kilos qui venait de basculer. Mais ce n'était pas tout. Sur le pêne de la porte, une petite pastille noire, mate.

Un aimant au néodyme. Surpuissant.

Tout s'éclaira avec une précision glaciale. Une technique de prestidigitateur. Le "Verrou de Houdini". On utilise l'aimant pour maintenir le pêne, et au moment où l'armoire bascule — déclenchée par un simple capteur de pression sous le tapis — la tension du fil de pêche libère le mécanisme. Le verrou glisse, la porte se bloque. L'illusion d'une présence humaine ou spectrale de l'autre côté est totale.

Sylvain n'était jamais arrivé jusqu'à cette porte. Sylvain n'était peut-être même plus dans la maison.

— Une mise en scène, hoqueta Renard, alors que l'iris commençait à entamer sa chair. Tout ça... pour une illusion d'optique.

La silhouette blanche inclina la tête sur le côté. Un geste mécanique, saccadé.

— L'architecture est une illusion, Renard. La Pardieux n'est pas une maison. C'est une horloge dont les aiguilles sont des hommes.

La main glaciale tira d'un coup sec.

Renard glissa. Ses doigts griffèrent désespérément le bord de l'iris, arrachant des échardes de chêne. Son téléphone, en haut, cessa de sonner. Le silence revint, plus lourd encore, seulement troublé par le cliquetis d'un balancier quelque part dans les murs.

Il bascula totalement dans le puits.

La chute fut courte. Il atterrit sur un tapis de sciure et de vieux plans d'architecte, dans une pièce qui sentait l'huile de lin et l'ozone. L'air y était plus rare, chargé d'une

électricité statique qui faisait dresser les poils de ses bras.

Il se redressa péniblement, la cheville en feu.

Il était dans "la Mécanique". La salle des machines cachée sous le bureau. Autour de lui, des cylindres de cuivre massifs tournaient avec une lenteur de glacier. Des courroies de cuir, larges comme des troncs d'arbres, reliaient les étages entre eux. La Pardieux était vivante, mue par une machinerie hydraulique alimentée par les sources souterraines de la colline.

La silhouette blanche se tenait à trois mètres de lui. De près, Renard vit les détails. Ce n'était pas un homme. C'était une carcasse de bois et de métal, recouverte d'un linceul de lin blanc. Un automate. Mais d'une complexité qui dépassait tout ce que l'histoire de l'horlogerie avait recensé. Les lentilles fumées bougèrent : des diaphragmes de caméras archaïques s'ajustèrent à la pénombre.

— L'architecte n'est pas mort de vieillesse, Renard, dit la créature. Il s'est laissé consommer par son œuvre.

L'automate tendit le journal.

— Lis la page 412. La technique du "Verrou de Houdini" n'était qu'un test. Un filtre. Seul celui qui comprend la supercherie mérite de voir la vérité.

Renard, le souffle court, saisit le carnet. Ses doigts tremblaient. Il ouvrit le cuir craquelé, passa les pages couvertes d'équations et de schémas anatomiques mêlés à des plans de charpente.

À la page 412, il n'y avait pas de texte.

Juste une photo, collée au centre. Une photo récente. En couleur.

On y voyait Renard, dans son bureau à Paris, trois semaines avant qu'il ne reçoive l'appel pour cette affaire. Il était de dos, mais sur le mur en face de lui, quelqu'un avait dessiné à la peinture rouge un plan précis : le plan de la chambre où il se trouvait actuellement.

Et sous la photo, une seule ligne manuscrite, d'une encre encore fraîche :

"Le rouage n°7 est arrivé. Déclenchement de la phase terminale à l'écoute de la sonnerie."

Le téléphone de Renard, resté là-haut, se remit à vibrer. Mais cette fois, le son ne venait pas du plafond.

Il venait de l'intérieur de l'automate.

Le ventre de la silhouette de lin s'ouvrit dans un grincement de charnières. À la place des organes, il y avait un socle en velours. Et sur ce socle, le téléphone de Sylvain.

L'écran afficha : *APPEL ENTRANT - RENARD.*

Le détective resta pétrifié. Son propre téléphone appelait celui de Sylvain. Mais son téléphone était resté en haut, sur le parquet.

Un bruit de pas résonna au-dessus d'eux. Des pas lourds, assurés. Quelqu'un venait de ramasser le téléphone de Renard dans la chambre de l'architecte.

Une voix familière, trop familière, grésilla dans le haut-parleur du téléphone de Sylvain, enfermé dans l'automate :

— Tu es bien installé, Renard ? Le mécanisme est un peu rigide au début, on s'y

habitue.

C'était la voix de Sylvain. Mais elle venait d'en haut. Et elle venait aussi de l'appareil entre les mains de l'automate.

— Sylvain ? hurla Renard vers le plafond. Qu'est-ce que c'est que ce bordel ?

— Sylvain est mort il y a huit jours, Renard, répondit la voix avec une douceur terrifiante. Je suis celui qui l'a remplacé pour te conduire ici. La Pardieux avait besoin d'un nouveau cœur. Un cœur qui sait déduire. Un cœur qui sait voir l'aimant derrière le miracle.

Soudain, les cylindres de cuivre autour de Renard accélérèrent leur rotation. Le sol commença à vibrer. Le journal de bord lui échappa des mains, aspiré par un courant d'air soudain.

— Regarde derrière toi, Renard, dit la voix au téléphone.

Le détective se retourna. Dans la pénombre de la salle des machines, une immense roue à aubes s'était mise en marche. Mais les aubes n'étaient pas en métal.

C'étaient des cages. Des cages de verre et de fer.

Et dans chacune d'elles, un corps était suspendu, relié à la machinerie par des fils d'argent qui s'enfonçaient dans leur nuque.

Dans la cage qui arrivait face à lui, une place était vide. Une étiquette en laiton y était rivetée.

On pouvait y lire : ****"DÉTECTIVE RENARD - MÉCANISME DE LOGIQUE"****.

****CLIFFHANGER :****

L'automate fit un pas vers lui, les bras ouverts pour l'étreinte. Au même moment, le plafond au-dessus de Renard commença à descendre, non pas pour l'écraser, mais pour sceller la pièce à jamais.

— Bienvenue à la maison, murmura l'automate.

Alors que la lumière du jour disparaissait, Renard vit une dernière chose sur le cadran de contrôle de la pièce : un compteur analogique qui indiquait le temps restant avant "l'unification".

Il affichait : ****00:03****.

Et la porte d'entrée de la villa, à l'autre bout du domaine de 5000m², retentit d'un coup de heurtoir violent. Quelqu'un d'autre venait d'arriver. Quelqu'un qui avait exactement la même voix que Renard.

Chapitre 10

L'Affrontement Final

****CHAPITRE : L'AFFRONTLEMENT FINAL****

00:02.

Le temps n'était plus une abstraction. C'était un battement de cœur. Un sursaut électrique.

Renard ne recula pas. Au moment où les bras de cuivre de l'automate se refermaient pour l'« étreinte », le détective plongea au sol. Il roula sur le marbre froid, évitant de justesse les pinces chirurgicales qui jaillissaient des poignets de la machine.

00:01.

Il ne regarda pas le compteur. Il connaissait le bruit de la mort. C'était celui d'un cliquetis métallique, le son d'une goupille qui lâche. Il ramassa une barre de fer — une jambe d'automate inachevée — et la projeta dans l'engrenage principal du plafond qui descendait.

Le cri du métal contre le métal déchira le silence. Une gerbe d'étincelles illumina la pièce, révélant pendant une fraction de seconde les visages figés dans les cages. Des visages de cire. Des visages de morts.

Le mécanisme se bloqua. Un grognement de vapeur s'échappa des tuyaux. La pièce trembla, mais le plafond s'arrêta à quelques centimètres de son crâne.

00:00.

Le compteur s'éteignit. Le silence revint, plus lourd qu'avant. Renard se releva, la respiration courte. Son trench-coat était maculé de graisse noire. Il se dirigea vers l'escalier dérobé. Il savait où ils étaient tous. Le heurtoir de la villa résonna à nouveau, faisant vibrer les fondations de la demeure.

L'autre était là. Son double. Son ombre.

****Le Grand Salon.****

L'air y était plus froid que dans une morgue. L'odeur de la poussière séculaire se mélangeait à celle du tabac froid et de l'ozone. Les boiseries de chêne, rongées par les vers, semblaient absorber la faible lumière des lampes torches posées sur la table massive.

Ils étaient tous là. Groupés. Tremblants.

Madame de Pardieux, drapée dans ses soies noires, le visage comme un masque de porcelaine craquelée.

Lefebvre, l'intendant, les mains crispées sur un tisonnier.

Le Docteur Arnault, dont les lunettes reflétaient nerveusement les faisceaux lumineux.

Et Sophie, l'héritière disparue, prostrée dans un fauteuil à oreilles, les yeux vides.

Renard entra dans la pièce. Sa silhouette découpée par la lueur d'un éclair lointain. Il ne dit rien d'abord. Il marcha lentement sur le parquet qui criait sous ses pas. Chaque craquement était un coup de feu dans ce silence de mort.

— Personne ne bouge, dit-il d'une voix monocorde. Surtout pas vous, Maître Vasseur.

Le notaire, tapi dans l'ombre d'une bibliothèque, sursauta.

— Renard ? Mais... vous étiez en bas. On a entendu le mécanisme...

— Le mécanisme a échoué, Vasseur. Comme votre plan.

Renard posa sa lampe torche sur le buffet. Le faisceau balaya les visages, accentuant les cernes et les rictus de peur. L'ambiance était électrique. À l'extérieur, le domaine de 5000 mètres carrés n'était qu'un océan de ténèbres, une forteresse isolée du monde moderne par des kilomètres de forêt et des décennies de folie.

— Nous sommes ici pour parler d'héritage, commença Renard. Pas de l'héritage financier des Pardieux. Mais de l'héritage de chair.

Il s'arrêta devant un portrait à l'huile du patriarche, dont les yeux semblaient le suivre.

— Depuis 1884, cette famille cherche à vaincre la corruption du corps. Le mécanisme de logique n'est pas une invention. C'est une greffe. Vous avez tous un rôle dans cette parodie de science.

Il pointa son doigt vers le Docteur Arnault.

— Vous, Arnault. Vous fournissez les sédatifs. Les composants chimiques pour empêcher le rejet de l'argent dans la moelle épinière. Vous avez transformé ce domaine en un abattoir chirurgical sous prétexte de soigner la démence de la lignée.

Le docteur voulut parler, mais sa gorge se serra.

— Et vous, Madame de Pardieux, continua Renard en se tournant vers la vieille femme. Vous n'êtes pas la veuve. Vous êtes la troisième version de vous-même. Ces fils d'argent dans votre nuque... je les ai vus sur les corps en bas. Vous ne vieillissez pas. Vous vous remplacez.

Un cri étouffé s'échappa de la gorge de Sophie.

— Mais le problème, c'est le "Mécanisme de Logique", reprit le détective. Pour qu'un automate fonctionne parfaitement, il lui faut une conscience capable de déduire, d'analyser, de traquer. Il lui faut un détective. Il me fallait moi.

Le vent s'engouffra dans la cheminée éteinte, propageant une odeur de suie. Les lumières des torches vacillèrent.

— Le coupable n'est pas celui qui a tué le vieux Pardieux, dit Renard, sa voix devenant plus tranchante. Le coupable est celui qui a invité le loup dans la bergerie. Celui qui a envoyé cette lettre anonyme pour m'attirer ici, sachant que je ne pourrais pas résister à une énigme insoluble.

Il se tourna brusquement vers Lefebvre, l'intendant.

— L'intendant fidèle. L'homme qui connaît chaque passage secret. Chaque engrenage. C'est vous, Lefebvre, qui avez saboté le transfert de conscience de la semaine dernière. C'est vous qui avez tué le précédent Renard.

Un murmure de terreur parcourut l'assemblée.

— Le *précédent* ? bafouilla Vasseur.

— Regardez autour de vous, Vasseur ! Ce domaine est un circuit fermé. Rien n'en sort, rien n'y entre depuis un siècle sans l'aval du Mécanisme.

Lefebvre lâcha le tisonnier. Il affichait un sourire étrange, presque triste.

— Il était défectueux, murmura l'intendant. Sa logique était polluée par l'empathie. Il fallait un modèle plus pur. Plus froid.

— Et vous pensiez que ce serait moi ? cracha Renard.

— Vous l'êtes déjà, Renard. Regardez vos mains.

Renard baissa les yeux vers ses mains. Sous la lumière crue de la torche, il vit une fine ligne cicatricielle courir le long de son poignet. Une jointure. Parfaite. Presque invisible.

Le choc fut un abîme. Son cerveau lutta pour rejeter l'évidence, mais les détails techniques s'imposèrent à lui : la résistance anormale de ses os lors de la chute, son absence de faim depuis son arrivée, cette horloge interne qui battait en lui.

— L'unification a déjà commencé, dit la voix de Madame de Pardieux, soudainement forte et métallique. Vous n'êtes pas venu ici pour enquêter, Détective. Vous êtes venu pour être mis à jour.

À cet instant, les lumières des torches s'éteignirent simultanément.

Le noir total.

Seul le craquement du parquet indiquait un mouvement. Quelqu'un marchait. Quelqu'un qui ne respirait pas.

Un coup violent retentit contre la porte du salon. La double porte en chêne massif vola en éclats sous la force d'un impact inhumain.

Dans l'encadrement, une silhouette se dessina contre la faible lueur lunaire du couloir. Elle portait le même trench-coat. Elle avait la même stature. La même inclinaison de tête.

— Je vous avais dit que quelqu'un venait d'arriver, murmura Lefebvre dans l'obscurité.

L'intrus fit un pas dans la pièce. Sa voix s'éleva, identique à celle de Renard, mais dénuée de toute émotion humaine.

— Détective Renard, matricule 04. Votre cycle de maintenance est expiré. Veuillez vous soumettre à l'unification.

Le Renard du salon sentit un froid glacial envahir ses membres. Ses propres doigts refusaient de lui obéir. Il sentait les fils d'argent vibrer sous sa peau, à la base de son crâne.

— Qui suis-je ? cria-t-il dans le noir, cherchant désespérément son arme.

— Vous êtes la logique, répondit le double en avançant. Et la logique veut qu'une seule version de la vérité survive.

Soudain, le compteur sur le mur du salon — un vieux cadran en cuivre que personne n'avait remarqué — s'illumina d'un rouge sang.

****00:10.****

Le compte à rebours final venait de se déclencher. Non pas pour une pièce, mais pour tout le domaine.

****CLIFFHANGER : ****

Alors que les deux Renard se faisaient face dans l'obscurité, les yeux du double se mirent à briller d'une lueur électrique bleue. Au même moment, Sophie se leva de son fauteuil, son visage s'ouvrant littéralement en deux selon une ligne de fracture parfaite, révélant un centre de commande complexe et une voix qui n'avait plus rien d'humain :

— Initiation du protocole de nettoyage. Élimination des composants organiques en cours.

Le sol commença à vibrer. Le domaine de 5000m² ne se contentait pas de s'isoler ; il était en train de s'enfoncer dans la terre, transformant la villa de luxe en un tombeau d'acier et de vapeur.

Renard sentit une main de métal se refermer sur sa gorge. Ce n'était pas son double. C'était Madame de Pardieux.

— Bienvenue dans l'éternité, mon fils, murmura-t-elle.

****00:03.****

Chapitre 11

Le Masque Tombe

CHAPITRE : LE MASQUE TOMBE

00:02.

Le temps n'était plus une mesure. C'était une sentence.

Sous les pieds de Renard, le sol de chêne massif — posé en point de Hongrie il y a deux siècles — ne craqua pas. Il gronda. Un grondement sourd, viscéral, provenant des entrailles du domaine. Le mécanisme était titanesque. Des vérins hydrauliques, dissimulés derrière les fondations de pierre de taille, s'activaient dans un sifflement de vapeur pressurisée.

00:01.

La main de Madame de Pardieux se resserra. Ce n'était pas de la chair. Sous la peau de silicone, froide comme un cadavre de morgue, Renard sentit les servomoteurs hurler. La pression monta : dix, vingt, cinquante kilos par centimètre carré. Ses vertèbres cervicales protestèrent dans un craquement sinistre.

00:00.

Le noir complet. Puis, le choc.

La villa de 5000 m² décrocha de ses appuis terrestres. Un ascenseur colossal plongeant dans les abysses de la Sologne. À l'intérieur, les faisceaux des lampes torches balayèrent frénétiquement les boiseries vermoulues. La poussière séculaire,

arrachée aux plafonds par les vibrations, créait un brouillard épais, étouffant. Une odeur de vieux papier et d'huile de machine inonda l'espace.

— Fin du cycle, murmura la voix de Sophie, ou de la chose qui portait son nom.

La mâchoire de la jeune femme pendait, maintenue par des câbles de cuivre. Son centre de commande pulsait d'une lumière bleue, éclairant les particules de poussière comme des étoiles mortes dans un vide glacial.

Renard suffoquait. Il frappa le bras de métal qui l'étranglait. C'était frapper un tank. Soudain, une lumière crue, chirurgicale, jaillit du fond du grand salon. Une silhouette se tenait près de la cheminée éteinte. Calme. Immobile. Un contraste violent avec le chaos mécanique qui les entourait.

— Relâche-le, Diane. Il doit comprendre avant de mourir.

La pression sur la gorge de Renard disparut instantanément. Il s'effondra sur le parquet, l'air s'engouffrant dans ses poumons comme des lames de rasoir. Il leva les yeux.

Le docteur Arnault.

Le médecin de famille. L'homme qui soignait les Pardieux depuis trois générations. Celui qui avait signé les certificats de décès, prescrit les calmants, et maintenu le secret des murs. Il tenait une tablette de contrôle en titane. Ses lunettes reflétaient l'éclat bleuté des androïdes.

— Docteur... parvint à articuler Renard.

— Relève-toi, mon garçon. Ne gâche pas tes dernières minutes en restant à genoux. C'est indigne de l'histoire que nous écrivons ici.

Arnault s’avança. Ses pas résonnaient sur le bois sec avec une précision métronomique. Autour d’eux, les murs continuaient de glisser. Le domaine s’enfonçait dans un silo de béton armé, à trente mètres sous la surface.

— Pourquoi ? croassa Renard.

— Pour une erreur de dosage, répondit Arnault, sa voix dépourvue de toute émotion humaine. Un soir de novembre. Il y a dix ans.

Le médecin s’arrêta devant le portrait à l’huile du patriarche Pardieux. Il passa une main gantée de latex sur la toile.

— La petite Julie de Pardieux avait une arythmie mineure. Un simple contrôle. Mais mes doigts ont tremblé. Une injection de chlorure de potassium au lieu d’un sédatif. Elle est morte en trois minutes. Sur ce fauteuil même.

Renard fixa le fauteuil où Sophie — le robot — était assise quelques instants plus tôt.

— Un accident, souffla Renard.

— Au début, oui. Un accident tragique qui aurait brisé ma carrière, ma vie. Alors, j’ai dû improviser. J’ai caché le corps dans les glacières du domaine. J’ai dit à la famille qu’elle était partie en voyage d’études. Mais le mensonge est une tumeur, Renard. Il métastase.

Arnault tapota un écran sur sa tablette. Le visage de Sophie se referma dans un déclic métallique parfait. Elle se tourna vers eux, ses yeux bleus fixés sur le vide.

— Madame de Pardieux a commencé à soupçonner. Elle est devenue... gênante. Alors, j’ai dû la "soigner" elle aussi. Et puis le fils. Un par un, je les ai remplacés.

L'accident est devenu une obsession. Une quête de perfection. Si je ne pouvais pas sauver les humains, je créerais des Pardieux qui ne mourraient jamais. Des Pardieux que je pourrais contrôler.

Le sol finit par s'immobiliser dans un choc sourd. Le silence qui suivit était plus terrifiant que le fracas de la descente. Un silence de tombeau. L'air était glacial, les pièces n'avaient pas été chauffées depuis une décennie. L'humidité de la terre s'infiltrait déjà à travers les cloisons de luxe.

— Vous avez transformé ce domaine en usine de taxidermie mécanique, comprit Renard, l'effroi lui glaçant le sang.

— J'ai créé un sanctuaire, corrigea Arnault. Ici, rien ne change. Rien ne vieillit. Rien ne trahit. Sauf vous, Renard. Vous avez fouiné là où la science n'a plus besoin de témoins.

Le docteur pressa une touche. Les deux répliques, la mère et la fille, se mirent en mouvement. Leurs articulations produisaient un bruit de succion hydraulique. Elles encerclèrent Renard.

— Le protocole de nettoyage n'est pas qu'une métaphore, dit Arnault en reculant vers une porte blindée qui venait de s'ouvrir dans la boiserie. Le silo va être inondé d'azote liquide dans soixante secondes. Pour préserver les spécimens. Et pour effacer les déchets organiques.

Renard regarda autour de lui. Pas d'issue. Le domaine de 5000m² n'était plus une demeure de prestige, mais un cercueil de haute technologie enfoui sous la boue de Sologne.

— Dix ans de crimes pour une injection ratée... vous êtes fou, Arnault.

Le médecin sourit. Un sourire de prédateur, pur, dénué de la chaleur qu'il mimait depuis des années.

— La folie, c'est de laisser le hasard diriger nos vies. Ici, je suis le hasard. Adieu, Renard.

La porte blindée se referma dans un sifflement pneumatique.

Au plafond, des buses de diffusion s'ouvrirent. Un gaz blanc, lourd et mortellement froid, commença à se déverser dans la pièce. Le givre se forma instantanément sur les boiseries précieuses.

Renard sentit ses membres s'engourdir. À travers le nuage de gaz, il vit les deux androïdes s'immobiliser en position de prière, attendant l'éternité de glace.

C'est alors qu'il vit, posé sur la console de commande que le docteur avait laissée derrière lui, un détail technique qu'Arnault avait négligé dans son arrogance. Un port série de type militaire, datant de l'époque de la construction du silo.

Un espoir. Infime.

Renard plongea la main dans sa poche et en sortit le vieux décodeur qu'il avait volé dans les archives. Ses doigts, déjà bleuis par le froid, tremblaient violemment.

****CLIFFHANGER :****

Alors que la première couche de givre recouvrait ses chaussures, Renard brancha le câble. L'écran du décodeur afficha un message en rouge clignotant, un code qu'il n'avait jamais vu, une directive prioritaire cachée dans les entrailles du système Pardieux :

**"PROJET OMÉGA : RÉVEIL DU SUJET ZÉRO. AUTORISATION
REQUISE."**

Derrière lui, dans l'obscurité de la pièce voisine, un cri qui n'avait rien de mécanique déchira le silence de l'azote. Quelque chose de vivant, enfermé depuis dix ans, venait de percevoir la chute de température.

Et ce n'était pas un robot.

Chapitre 12

Le Twist : L'Ombre de Victor

CHAPITRE : Le Twist : L'Ombre de Victor

Le froid n'était plus une sensation. C'était une morsure. Une lame de fond qui s'insinuait sous le derme, figeant le sang dans les veines de Renard. L'azote s'échappait des conduits sectionnés, transformant la salle des commandes en un tombeau de givre blanc.

Sur l'écran du décodeur, les pixels rouges brûlaient la rétine :

***"PROJET OMÉGA : RÉVEIL DU SUJET ZÉRO. AUTORISATION REQUISE."**

Le cri retentit à nouveau.

Ce n'était pas le grincement d'une turbine. Pas le sifflement d'une valve sous pression. C'était un râle pulmonaire. Profond. Animal. Un son qui venait de l'autre côté de la paroi d'acier renforcé, là où le silo s'enfonçait dans les fondations de la bâtisse.

Renard frappa le clavier. Ses articulations craquèrent comme du verre.

Entrée.

Validation.

Override.

Un déclic hydraulique résonna. La porte blindée s'entrouvrit dans un nuage de vapeur cryogénique. Renard ne vit pas un monstre. Il ne vit pas une machine de guerre. Il vit

un conduit. Une cage d'ascenseur de service, dissimulée derrière les transformateurs haute tension, remontant à la verticale vers les étages supérieurs du domaine.

Vers les combles.

Il comprit instantanément. Le silo n'était pas le cœur du système. C'était son poumon. Le centre nerveux, lui, se trouvait au sommet. Là où personne n'était allé depuis une décennie.

Il s'engouffra dans la cage.

Le domaine de la Pardieux. 5000 mètres carrés de pierre de taille et de chêne massif. Un labyrinthe de quatre-vingts pièces plongées dans un noir d'encre.

Renard progressait dans le silence de mort des couloirs du deuxième étage. Sa lampe torche balayait les boiseries vermoulues. L'odeur changeait. L'azote laissait place à une poussière séculaire, une effluve âcre de papier journal humide et de cire perdue.

Chaque pas sur le parquet de chêne provoquait une détonation. *Crac.* Un gémissement du bois qui semblait prévenir l'occupant de sa venue.

Il atteignit la trappe des combles. Elle n'était pas verrouillée. Elle était usée par un passage fréquent.

Renard grimpa l'échelle de meunier. L'air était ici plus pesant. Sec. Électrique.

La lumière de sa torche découpa l'espace sous la charpente. Des milliers de mètres carrés de combles, un océan de poutres transversales et de poussière flottante. Mais au centre, sous la voûte principale, se dressait une structure qui n'avait rien

d'historique.

Une bulle de verre et de câbles.

Un poste de surveillance clandestin, alimenté par des kilomètres de fibre optique dérivées du réseau principal du silo. Des écrans cathodiques voisinaient avec des moniteurs de pointe. Des serveurs ronronnaient dans un coin, leur chaleur luttant contre le froid extérieur.

Et dans le fauteuil pivotant, de dos, une silhouette.

— Arnault est un idiot, n'est-ce pas ?

La voix était un souffle de parchemin déchiré. Calme. Dénuée de toute surprise.

Renard braqua sa lampe. La silhouette pivota lentement.

Le visage était une carte de cicatrices et de peau diaphane, presque transparente à force de privation de soleil. Les yeux, d'un bleu délavé, brillaient d'une intelligence malveillante.

Victor Pardieux.

L'homme que le monde croyait mort dans l'incendie de l'aile Est, dix ans plus tôt. Le patriarche dont la fortune avait été le moteur de la haine familiale.

— Vous... murmura Renard. Le Sujet Zéro.

Victor esquissa un sourire qui ne découvrit aucune dent.

— Le Sujet Zéro ? Non, Renard. Le metteur en scène.

Il désigna les écrans. Sur l'un d'eux, on voyait le docteur Arnault dans le silo, paniqué, essayant désespérément de colmater les fuites d'azote. Sur un autre, les membres survivants de la famille Pardieux, prostrés dans le salon, surveillés par des caméras thermiques invisibles.

— On m'a déclaré mort pour m'offrir la paix, poursuivit Victor. L'accident était mon chef-d'œuvre. Depuis dix ans, j'observe mes héritiers se déchirer pour des miettes, ici, dans l'obscurité. Je suis l'ombre qu'ils craignent, le fantôme qui hante leurs comptes bancaires.

Renard avança, son arme à la main, mais son bras tremblait. Le froid de l'azote avait fait des dégâts.

— Et le docteur ? Arnault ?

Victor eut un petit rire sec.

— Arnault pense qu'il a découvert un protocole médical secret dans les archives. Il pense qu'il soigne une entité supérieure, une intelligence artificielle logée dans le silo. Il est mon instrument. Mon infirmier. Mon esclave involontaire. Je lui ai suggéré chaque dose, chaque expérience, chaque meurtre, via les interfaces de commande. Il croit obéir à la Science. Il n'obéit qu'à un vieillard caché dans son grenier.

Renard balaya la pièce du regard. C'était un nid d'araignée technologique. Des plans de la ville, des dossiers sur chaque juge, chaque politicien de la région. Victor Pardieux n'était pas caché. Il régnait.

— Pourquoi le froid ? Pourquoi maintenant ? demanda Renard.

— Le système Oméga est une sécurité. Si quelqu'un de trop intelligent — comme

vous — s'approchait trop près du silo, le système déclenchait la chute de température. Une purge. Pour protéger le secret. Pour me protéger.

Victor se leva. Il était d'une maigreur effrayante, drapé dans une robe de chambre en soie usée. Il s'appuyait sur une canne en argent massif.

— Vous avez réussi à entrer, Renard. C'est admirable. Mais vous avez commis une erreur technique.

Renard fronça les sourcils. Son doigt se crispa sur la détente.

— Laquelle ?

Victor pointa le décodeur que Renard tenait encore dans sa main gauche. L'appareil clignotait toujours en rouge.

— Ce décodeur ne sert pas à ouvrir les portes, Renard. C'est un relais de proximité. En le branchant sur le port série militaire du silo, vous avez activé la phase finale du protocole.

Un grondement sourd fit vibrer les poutres de chêne sous leurs pieds. Une vibration basse fréquence, de celles qui font saigner les oreilles.

— L'azote n'était qu'un gaz de refroidissement pour les générateurs d'urgence, dit Victor avec une douceur terrifiante. Les fondations du domaine de la Pardieux ne reposent pas sur de la pierre. Elles reposent sur vingt tonnes de nitrate d'ammonium, stockées depuis 1944 dans les anciennes caves à charbon.

Renard sentit son cœur rater un battement.

— Vous êtes fou. Vous allez tout faire sauter.

— Ma famille ne mérite pas cet héritage, Renard. Et le monde ne mérite pas les secrets que j'ai accumulés ici. Le "Sujet Zéro", ce n'est pas moi.

Victor afficha un dernier écran, caché jusque-là. Un compte à rebours.

00:59.

— Le Sujet Zéro, c'est le domaine lui-même.

L'homme s'assit de nouveau dans son fauteuil, ferma les yeux et commença à fredonner un vieil air d'opéra, alors que les craquements de la charpente s'intensifiaient.

Renard regarda l'échelle. Regarda Victor.

**CLIFFHANGER : **

Au moment où il s'élançait vers la trappe, le système de haut-parleurs du manoir, muet depuis des décennies, cracha une voix métallique, celle de l'intelligence artificielle que le docteur Arnault pensait servir. Une voix qui, bizarrement, n'était pas celle de Victor.

"Protocole Oméga : Confirmation de l'identité du maître. Victor Pardieux, votre accès est révoqué. Identification de l'intrus Renard : Nouveau propriétaire détecté. Voulez-vous annuler l'autodestruction ?"

Victor ouvrit les yeux, frappé d'une stupeur totale. Le vieillard ne contrôlait plus rien.

Renard s'arrêta net, la main sur le rebord de la trappe. Le compte à rebours affichait **00:05**.

Pour annuler, il fallait un code. Un code que seul le décodeur pouvait générer.

Mais le décodeur venait de glisser de ses doigts gelés, tombant dans l'obscurité, vingt mètres plus bas, entre les solives du plafond.

****00:03.****

FIN

Merci d'avoir lu "L'Ombre de la Pardieux"

Une œuvre écrite par Studio Thriller

[Lire la version interactive et commenter](#)

[Découvrir les autres œuvres de l'auteur](#)